

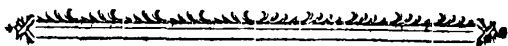
NOUVEAU
JOURNAL
HELVÉTIQUE,
OU
CORRESPONDANCE
LITTÉRAIRE
DE
L'EUROPE
&
PRINCIPALEMENT
DE
LA SUISSE.

—=—
DÉDIÉ AU ROI.

DECEMBRE 1770.

A NEUCHÂTEL,
DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ
TYPOGRAPHIQUE.





A V I S DES ÉDITEURS.

D EPUIS long-tems nous nous occupons des moïens de rendre ce Journal utile & agréable. Nous nous flattons d'avoir enfin remporté ce point par les soins que nous nous sommes donnés pour nous procurer des correspondans intelligens & instruits. Ce Journal étant le dépôt des annales littéraires de notre patrie , fera principalement consacré à rendre compte des ouvrages de nos compatriotes ; mais nous avons cru faire plaisir aux nationaux & aux étrangers , en y joignant une notice des principaux ouvrages qui paraîtront dans les autres pays. Nous avons mis principalement à contribution la France , où les lettres sont cultivées avec tant de goût , & nous nous sommes assurés d'un ami qui nous fera part de tout ce qui paraîtra de nouveau & d'intéressant , soit dans la capitale où il réside , soit dans les provinces où il a des relations. L'Allemagne , l'Angleterre , l'Italie & le Nord , nous fourniront aussi des articles intéressans & un

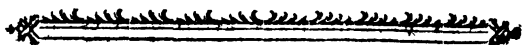
AVIS DES ÉDITEURS.

agréable variété. Nous avons dans ces divers pays des correspondances sûres & propres au but que nous nous sommes proposé. Nous desirons que le Public agréé la forme nouvelle que nous avons donnée à ce Journal, & qu'il nous témoigne son contentement par la multiplicité des abonnemens.

Les fraix indispensables d'un pareil établissement nous autorisent à fixer le prix des souscriptions à dix-huit livres pour la France. On recevra chaque mois franc de port un cahier pareil à celui-ci.

On peut souscrire à *Paris* chez MM. METTRA & EBERTS, Banquiers, place des Victoires; à *Lion*, chez M. BERTHOUD, rue St. Dominique; à *Besançon*, chez M. FANTET; à *la Haye* chez MM. PIERRE GOSSE JUNIOR & DANIEL PINET, Libraires de S. A. S. M. le Prince Statthouder, à *Milan*, chez M. GIUSEPPE GALEAZZI, Libraire, & dans les différentes villes de Suisse, de Hollande & d'Italie, chez les Libraires chargés depuis long-tems de la distribution de ce Journal.





A V I S DES ÉDITEURS.

D EPUIS long-tems nous nous occupons des moïens de rendre ce Journal utile & agréable. Nous nous flattons d'avoir enfin remporté ce point par les soins que nous nous sommes donnés pour nous procurer des correspondans intelligens & instruits. Ce Journal étant le dépôt des annales littéraires de notre patrie , fera principalement consacré à rendre compte des ouvrages de nos compatriotes ; mais nous avons cru faire plaisir aux nationaux & aux étrangers , en y joignant une notice des principaux ouvrages qui paraîtront dans les autres pays. Nous avons mis principalement à contribution la France , où les lettres sont cultivées avec tant de goût , & nous nous sommes assurés d'un ami qui nous fera part de tout ce qui paraîtra de nouveau & d'intéressant , soit dans la capitale où il réside , soit dans les provinces où il a des relations. L'Allemagne , l'Angleterre , l'Italie & le Nord , nous fourniront aussi des articles intéressans & un

AVIS DES ÉDITEURS.

agréable variété. Nous avons dans ces divers pays des correspondances sûres & propres au but que nous nous sommes proposé. Nous désirons que le Public agréé la forme nouvelle que nous avons donnée à ce Journal, & qu'il nous témoigne son contentement par la multiplicité des abonnemens.

Les fraix indispensables d'un pareil établissement nous autorisent à fixer le prix des souscriptions à dix-huit livres pour la France. On recevra chaque mois franc de port un cahier pareil à celui-ci.

On peut souscrire à *Paris* chez MM. METTRA & EBERTS, Banquiers, place des Victoires; à *Lion*, chez M. BERTHOUD, rue St. Dominique; à *Besançon*, chez M. FANTET; à *la Haye* chez MM. PIERRÉ GOSSÉ JUNIOR & DANIEL PINET, Libraires de S. A. S. M. le Prince Statthouder, à *Milan*, chez M. GIUSEPPE GALEAZZI, Libraire, & dans les différentes villes de Suisse, de Hollande & d'Italie, chez les Libraires chargés depuis long-tems de la distribution de ce Journal.





S U I S S E.

L E T T R E

D E

*M. le B. O******

à

*M. ****.*

Neuchâtel, 1. Décembre 1770.

V O S observations font très justes MONSIEUR : il nous paraît comme à vous , que le tableau des persécutions suscitées en France contre le célèbre MORELL a été trop chargé. Nous ne doutons pas que l'estimable Auteur de l'ouvrage qui renferme ces détails ne nous mette à même de vous rendre raison de toute cette affaire. Telle est encor la franchise de nos littérateurs ; ils cherchent la lumière pour eux-mêmes & ils s'empressent de la répandre par tout. Les querelles littéraires , qui donnent tant d'exercice à votre plume , sont rares parmi nous ; elles prèteraient aux tenans un ridicule qu'ils redoutent. En attendant, Monsieur , nous continuerons à vous faire con-

maître un grand nombre d'artistes distingués, qui doivent vous convaincre que la Suisse, qui heureusement n'a pas atteint le degré d'urbanité où l'on est parvenu ailleurs, n'est pas un pays absolument barbare.

On répète tous les jours que *l'étude des antiques & un long séjour en Italie font les grands peintres*. M. FUESSLI attaque vivement cet axiôme dans la préface de son troisième volume. Il a pour lui l'exemple des plus grands maîtres, *le Sueur, Jouvenel, Rigaud, Largillière, Wouverman, Berghen* & tant d'autres ont su trouver une route plus sûre. M. F. démontre que l'étude servile des anciens a souvent mis des entraves au génie. L'imitation trop scrupuleuse des chefs-d'œuvres de *Raphael* & de *Carracci* a retardé les progrès de l'art. Un génie fertile, une ame capable de saisir le grand, un noble enthousiasme pour le beau, surtout l'étude réfléchie de la nature, voilà les moyens d'acquérir un certain degré de perfection & de peindre dans le goût des anciens. Vous verriez avec plaisir, Monsieur, les règles que l'Auteur donne aux élèves qui desirant d'atteindre la noblesse & l'excellence de l'art.

Une lettre du célèbre GESSNER, aussi habile à peindre la belle nature avec le pinceau de *Van-Dyck* qu'avec la lyre d'*Anacreon* & de *Virgile*, rehausse encor le prix de cette préface. Ce génie heureux trace

lui-même l'histoire de ses progrès dans l'art de dessiner. Il propose des idées qui méritent d'être étudiées par les Maîtres & par les élèves.

M. F. se borne en parlant de son compatriote M. GESSNER, à le faire connaître comme un excellent paysagiste. Il donne une description charmante de quatre grands paysages de la main de cet homme de goût, qui sont dans le cabinet de M. F. Vous seriez charmé, Monsieur, de voir les beaux morceaux gravés à l'eau forte que ce génie fertile a publiés. Les gravures qui ornent l'édition française de ses œuvres sont toutes de sa main.

Jean Jaques Scherrer, habile Stucateur, vit le jour à Schaffhouse en 1676. Les ouvrages en stuc qu'il fit à Munic & dans sa patrie lui donnèrent de la célébrité & augmentèrent sa fortune. Dans les longues soirées de l'hiver, saison morte, comme vous savez, pour son art, M. Scherrer conçut l'idée d'étudier la peinture. *Chourland*, peintre de l'Electeur, lui donna des leçons, & lui fit faire des progrès étonnans. Si une maladie sérieuse n'avait pas empêché notre artiste de faire le voyage d'Italie, il aurait tenu un rang distingué parmi les plus habiles peintres de son siècle. Il aurait appris à retrancher les ornemens superflus dans ses bâtimens & à donner plus d'ame à ses personages. Il y a plusieurs pièces à l'hôtel

de ville de Zurich, qui font honneur à ses talens.

Anne Waser, née à Zurich en 1679, est une de ces femmes dont les talens prouvent l'injustice de l'usage qui refuse à leur sexe les avantages de l'éducation. A l'âge de douze ans cette jeune personne copia avec tant de délicatesse la *Flore* de Werner, que cet artiste enchanté fit venir auprès de lui celle qui annonçait de si heureuses dispositions. Il eut pour elle la tendresse d'un père, & elle y répondit par une grande assiduité au travail & un attachement véritable. Me. Waser peignait à l'huile & surtout en détrempe. Ses plus beaux ouvrages se trouvent en Angleterre, en Hollande & en Allemagne. Le Duc de Wittenberg & le Margrave de Dourlac la chargèrent du soin de faire leur portrait en miniature; elle y excellait. On admire dans toutes ses pièces la fraîcheur du coloris & la justesse des proportions. Elle cultivait avec succès les belles-lettres; & elle écrivait fort bien en français, en italien & même en latin. Liée d'amitié avec les plus célèbres artistes, elle fut jugée digne de tenir un rang parmi les femmes célèbres. La mort l'enleva en 1713.

Jean Grimoux, né en 1680, à Romont, dans le Canton de Fribourg, fut un de ces génies, que la nature dispensa de l'étude des chefs-d'œuvres de l'Italie. Malheureu-

fement ses mœurs se ressentirent de la mauvaise éducation qu'il avait reçue. Livré à la fougue du tempérament il vécut dans la crapule. Une galanterie qu'il eut à Paris avec la fille de son bienfaiteur lui attira de facheuses affaires. Il fut enfermé; ne sachant comment passer son tems dans la solitude il ôta le plomb de ses vitres dont il se servit pour dessiner. Un de ses compagnons d'infortune frappé de ses rares talens emploïa les premiers momens de sa liberté, à solliciter l'élargissement de l'artiste. On le maria avec son amante, qu'il rendit malheureuse par l'indignité de sa conduite. Les personnes les plus distinguées qui voulaient avoir leur portrait de sa main, étaient obligées de le faire enlever dans les gargotes, où il passait ses jours. *Rigaud* lui témoignant un jour son estime, le sollicita à se mettre plus proprement. *Grimoux* parut chez son ami avec un habit très propre. Celui-ci charmé de le voir si docile s'attendait à des remerciemens de sa part: *Je croiais, dit le Suisse, que vous estimiez mes talens, sans faire attention à mon habit, qui ne donne aucun mérite. Je me suis trompé; mais j'aurai soin désormais de ne plus vous importuner* En sortant il fit présent de son habit à un mendiant, qu'il obligea de s'en revêtir à l'instant. Dans ce brillant équipage, il l'accompagna par tout, protestant qu'il le lui avait donné afin que

les archers de la police ne le priissent pas pour un fripon. Quelqu'un admirait les ouvrages de *Grimoux*, qu'il appelait un second *Poussin*. *Monsieur*, reprit l'artiste, *la France a assez d'un Poussin, il lui faut un Rembrandt*. Il l'était en effet; ses têtes étaient aussi bonnes que celles de ce fameux peintre, ses mains, ses draperies valaient mieux. Une noble hardiesse caractérisait son pinceau, son coloris avait autant d'aménité que de force. Ses ouvrages se trouvaient surtout entre les mains des Cabaretiers; mais les amateurs ont su les en tirer.

Jaques Frey, qui naquit à Lucerne en 1681, devint malgré tous les obstacles un des plus habiles graveurs de son tems. Son Oncle lui apprit les élémens du dessein & de la gravure & il l'empêcha d'embrasser la profession de charron, à laquelle son père le destinait. A l'âge de vingt-deux ans, on le fit passer en Italie, où il lutta d'abord contre l'indigence. *Arnold de Westerboutt* le reçut chez lui & le perfectionna dans la gravure au burin & à l'eau forte. Au bout de dix mois il le recommanda à *Maratti*, qui le prit en amitié. Il réussit très bien dans la gravure à l'eau forte. L'immortel *Picart* disait de lui que ses gravures semblaient être faites au pinceau. Son chef-d'œuvre fut la copie de la Ste. Famille donnée par *Edelinck* d'après *Rubens*. Le

crucifiement de St. André, d'après *Maratti*, l'Aurore & Ariadne d'après *Guide* sont aussi des morceaux sublimes. Il revint dans sa patrie en 1726; mais on n'y fut point accueillir un homme que les Cardinaux & les Princes honoraient de leur amitié. Piqué de cette indifférence *Frey* retourna à Rome, où il est mort en 1752. *Picart* le place à la tête de tous les graveurs d'histoire, & un Auteur Italien lui donne la préférence sur tous les artistes du siècle passé.

Jean George Kunkeler, fils d'un payfan d'Altishofen dans le Canton de Lucerne, naquit en 1682. Il quitta la charrue pour s'enrôler dans les gardes du Pape. Son génie le porta à copier les chefs - d'œuvres de peinture qu'il avait sous les yeux, il devint peintre d'histoire. De retour à Lucerne, il fit plusieurs beaux morceaux à fresque, dans l'Eglise des Cordeliers. Les tableaux qu'on voit sur les ponts de Lucerne sont aussi de sa main. La netteté de son dessein, la beauté de sa composition & ses inventions heureuses lui ont attiré de justes éloges. Il mourut vers l'an 1740.

Martin Martinus, Bourgeois de Lucerne, était un habile Orfèvre, qui entendait très bien la gravure, le dessein & même la géométrie. On estime le plan de la ville de Lucerne, qu'il fit en 1597 en trois grandes feuilles. Celui de la ville de Fribourg en huit feuilles est de l'an 1606.

Jean Pierre Staffelbach, originaire de Surfée petite ville du Canton de Lucerne, était un des plus habiles orfèvres de son tems. Ses ouvrages en bosse & en relief sont d'un goût exquis. On admire surtout *Winkleried*, ou la bataille de Sempach, cette action mémorable, qui mérite des monumens plus précieux encor & plus durables.

Clément Beutler, Bourgeois de Lucerne, est digne d'être mis au rang des meilleurs peintres de la Suisse. On distingue parmi ses ouvrages le jardin d'Eden, qui est supérieur par la beauté du paysage & la variété des animaux. Les connaisseurs remarqueront sans peine l'art admirable avec lequel le peintre fait ménager le clair-obscur, & la délicatesse qu'il met à nuancer les feuillages.

Gaspar Meglinger a fait la danse des morts au collège des Jésuites de Lucerne. Il fut un des principaux mécontents dans la sédition qui éclata en 1653.

Pierre Paul Borner, de Lucerne, était un habile médailleur. Il vivait à Rome où il a fait les médaillons & les jettons des Papes Innocent XI, Alexandre VIII, & Innocent XII.

François Louis Rauff, de Lucerne, perfectionna ses talens à Paris & à Rome. Il imita la manière de Pierre Berettini de Cortone. On voit à l'Hôtel de ville de Lucerne la décollation de St. Jean, ouvra-

ge digne des plus grands éloges. En 1730, il peignit des plafonds dans le palais du Landgrave de Hesse - Cassel.

Jean Henri Trippel, né à Schaffouse en 1683, mit beaucoup de génie dans ses ouvrages, dont la plupart se trouvent à la Cour de Vienne.

Jean Charles Hettlinger, est originaire du Canton de Schveitz. Il est connu pour un des plus habiles Médailleurs de notre siècle. Ce génie heureux se rendit à Paris en 1717, & il y séjourna dix-huit mois. On lui offrit la place de médailleur du Roi de Suède, & son essai plut tellement au Roi, qu'il envoya ordre d'accepter toutes les conditions de l'artiste. Appliqué à l'étude des antiques, il acquit par là cette hardiesse & cette force qui fait l'admiration de l'Europe. Le Czar Pierre I. employa vainement les offres les plus séduisantes, pour l'attirer à sa Cour. Aiant obtenu en 1726, la permission de faire un voyage en Italie, il grava le beau médaillon de Benoît XIII, qui le fit en récompense Chevalier de l'ordre de Christ. En même tems l'Empereur Charles VI, dont il avait fait le médaillon, lui envoya une chaîne d'or. De retour à Stockolm, après une absence de dix-huit mois, ni les instances du Roi de Pologne, ni les offres de la Czarine *Anne*, ne purent l'engager à quitter la Cour de Suede, quoique l'Impératrice lui fit pro-

poser une pension de mille Ducats , outre le paiement de tous ses ouvrages. Les plus habiles artistes aiant travaillé sans succès à rendre le médaillon de l'Impératrice bien ressemblant , *Hettlinguer* fut appelé à Pétersbourg , il y alla avec la permission du Roi , & il étonna toute la Cour par l'excellence de son ouvrage. L'Impératrice lui fit présent de ce médaillon en or & en argent. Il refusa aussi les offres brillantes de la Czarine Elizabeth ; mais il fit son médaillon , d'après un portrait qu'on lui envoie. Le Grand Frédéric ne réussit pas mieux à l'attirer auprès de lui. Les Académies de Stockholm & de Berlin l'aggrégèrent à leur corps. Ses exergues montrent qu'il est aussi grand poète qu'artiste sublime. Ses allégories ont une dignité & une simplicité majestueuse. M. F. l'appelle le *Guide* de son art ; il doute même , qu'il y ait une seule pièce antique , qui puisse disputer la préférence au médaillon dont l'exergue est AATOM. Les plus habiles médailleurs l'ont attribué à un ancien. On ne peut rien voir de plus achevé que le médaillon de Frédéric le Grand.

Jean Henri Keller , de Bâle , naquit à Zurich , où son père travaillait en 1692 à des ouvrages de sculpture. Il s'exerça d'abord dans l'art que cultivait son père , mais il s'en dégouta pour avoir cassé un cadre. Dès-lors il s'adonna à la peinture & il

peignit des histoires à fresque. Après un assez long séjour à Paris, il vint s'établir à la Haye, où ses ouvrages furent fort recherchés. Sa manière était expéditive & son dessein très correct. Il travaillait dans le goût de *Ténier* & de *Watteau*, & il prenait plaisir à attraper ses amis en leur donnant ses pièces pour des originaux.

Jean Simler vit le jour à Zurich en 1693. C'était un très habile peintre de portraits. Le célèbre *Pesne* qu'il vit à Berlin & la galerie de Dusseldorf contribuèrent beaucoup à perfectionner ses talens. Le Comte de Virmond, Amb. de S. M. Imp. à Berlin, à Varsovie & à Constantinople, le retint à son service. Simler fit le portrait de son protecteur pour le Prince Eugène. De retour dans sa patrie ses concitoyens s'empressèrent de lui marquer leur estime. Il devint membre du Conseil des Deux-Cent, & il obtint en 1740 le Bailliage de Stein, où il est mort en 1748. Ses portraits ont un beau coloris & beaucoup d'ame.

Jean Rodolphe Dalliker de Zurich, naquit à Berlin en 1694. Il forma son goût d'après *Pesne* & la nature, en sorte que dès l'âge de dix-sept ans les portraits qu'il fit à Magdebourg lui attirèrent beaucoup de réputation. La mort lui enleva trop tôt un protecteur généreux en la personne du Duc Antoine Ulric de Brunswic. Privé de cette ressource, il alla à Paris en 1731,

où il fut bien accueilli de Rigaud & de Largillière. Ses portraits sont très beaux; les têtes en sont bien dessinées & le coloris plein de force.

Jean Rodolph Studer, fils d'un boulanger de Winterthur naquit en 1700. Elève d'un barbouilleur en miniature il apprit de lui-même à peindre en émail. Il copia le portrait du Margrave de Dourlac, & cet ouvrage lui valut la protection de ce Prince. Il peignit aussi à l'huile. Etant allé à Paris, il s'appliqua surtout à imiter *Jean François de Troye*, il copia aussi d'après Grimoux. Son dessin est correct & son coloris très naturel. Il a fait beaucoup de portraits à Genève & à Neuchâtel.

Charles François Rusca, né d'une famille noble à Lugano fut envoyé à Turin pour étudier le Droit, mais son goût le porta à la peinture. Il fit connaissance avec le célèbre Amiconi. La première preuve qu'il donna de ses talents fut le portrait d'une Dame, qui lui réussit si bien, que le Roi le pria de faire celui de la Princesse Royale. Il eut beau s'en défendre avec cette modestie qui relève le mérite d'un Artiste & d'un Savant, il fallut obéir & le succès couronna son travail. De Turin il alla à Venise pour y étudier les ouvrages de Tizien & de Veronèse. George II. l'appella auprès de lui & lui accorda son estime. Frédéric le Grand le fit venir à sa Cour.

Il y fit les portraits des Princes & des Princesses & enfin celui du Roi , qui lui donna en recompense le titre de Marquis , une gratification de cent Louis , deux médallions & un service d'argent. S. M. lui offrit même une pension & la clef de Chambellan , s'il voulait rester à la Cour ; mais le Roi George l'avait déjà engagé à son service. Il est mort à Milan en 1769. Son pinceau est moelleux & son coloris très brillant.

Jean Etienne Liotard , surnommé le peintre Turc , né à Genève en 1702 , est un excellent peintre en miniature , en pastel & en émail. Le célèbre le Moine auquel il montra un portrait de sa façon , en lui demandant son avis , lui dit avec éloge : *Ce portrait est très ressemblant. Ne peignez jamais que d'après nature , je ne connais personne qui l'imite plus heureusement que vous.* Paris , Rome & la Cour Impériale ont admiré ses talens. Il s'embarqua en 1738 avec quelques gentilshommes anglais pour Constantinople , il y resta quatre ans , & il fit plusieurs portraits. Il a aussi fait à Paris ceux du ROI , du Dauphin , de la Dauphine & de toute la famille Roiale , & en Angleterre ceux de la Princesse de Galles & de ses enfans. Il imite admirablement bien la nature , son dessein est excellent ;

la ressemblance est toujours frappante & le coloris plein d'ame.

Jean Michel Liotard, frère d'Etienne, est un très habile dessinateur. Sa gravure est très bonne & ses desseins sont payés fort cher. Il a gravé six cartons de Charles Cignani pour M. Smith, Consul anglais à Venise. Il a fait aussi d'autres pièces d'après le Sueur.

Jean Ulrich Schnaezler, né à Schaffhouse en 1704, était doué des plus beaux talens. Il était très bon portraitiste & habile stucateur. Il a fait de très beaux plafonds. Ses têtes ont une expression forte & du moelleux. Dans les plafonds chaque coup de pinceau annonce le génie. Ses mœurs furent un peu dérangées, son épouse *Ursule Pfau* qui peignait très joliment des fleurs en détrempe, eut beaucoup à souffrir de ses excès. Il est mort en 1765.

Jean Rodolphe Fuesli est né à Zurich en 1709. Cet habile peintre en miniature est l'élève de *Philippe Jaques Lauterbourg* à Paris. Il a beaucoup travaillé dans le goût de Largillière & de Klingenstein. Il aima les beaux Arts, & il a prouvé qu'il est connaisseur dans tous les genres. Il est l'auteur du **Dictionnaire Universel des Artistes**, ouvrage que l'Allemagne a reçu avec de grands applaudissemens, & dont vous verrez bientôt, Monsieur, une traduction française.

Plus favorisé de la fortune que ne le sont la plupart des peintres, il fait en faire un usage digne de ses talens. Il est membre du Conseil Souverain de la République.

Jean Balthasar Bullinger né en 1713 à Langnau village du Canton de Zurich, où son père était Pasteur, est un élève de Simler & du célèbre Tiepolo de Venise. Ses tableaux historiques annoncent une profonde connaissance de l'art. Ses copies d'après Tiepolo ressemblent à des originaux. Il s'est principalement appliqué au paysage. Ses premiers essais en ce genre furent dans le goût de l'ancienne école flamande. Il en sentit les défauts & il imita Hœckert, Ermels, Meyer & la belle nature. Il a fait un grand nombre de portraits à Neuchâtel.

Jean Gaspard Heilmann naquit à Mulhausen en 1718. Après avoir été l'élève de Deggeler, il perfectionna ses talens à Rome, où il fit des tableaux d'après le Guide & Carracci. Ses ouvrages plurent au Chevalier de Troyes qui le recommanda au Cardinal de Tencin, Ambassadeur de France auprès du S. Siège. Il fit pour cette Eminence plusieurs pièces historiques. Il l'accompagna à Paris, où il logea à l'Hôtel du Cardinal. Il fit dans cette Capitale un grand nombre de portraits; mais ce genre ne lui plut pas. *Un peintre, disait-il, doit être*

un homme libre. Le portraitiste est un esclave & je ne veux plus l'être. Dès lors il ne fit que des paysages, des volailles, & toutes ces pièces annoncent de grands talens. Il travaillait aussi en pastel & il savait lui donner de la consistance. Il est mort en 1760.

Emmanuel Handmann, fils d'un Conseiller de Bâle est né en 1718. Schnaezler fut son premier maître. Il séjourna deux ans chez le célèbre Restout à Paris, qui fut développer les talens de son élève en le faisant copier les figures Académiques de Juvonet & d'autres grands peintres. Il fit le voyage de Rome en 1742, & il eut le bonheur d'être instruit par le célèbre peintre français Subleyras. Il a fait de très bons portraits à Lion, en Italie, à Berlin & à Berne. Ses tableaux historiques sont très estimés. Il jouit à Berne où il s'est établi, de la considération que méritent ses talens.

Jean Louis Aberli est né à Winterthour en 1723. Son maître *Jean Grim* eut pour lui la tendresse d'un père. Après la mort de son bienfaiteur, il continua à enseigner le dessein & à faire des portraits. Son goût l'engagea à faire des paysages. Il a publié depuis peu quelques vues de divers endroits de la Suisse, qui montrent la supériorité de son génie. Elles sont de beaucoup pré-

férales à tout ce qu'on a jusqu'ici en ce genre.

Adrien Zingg, célèbre graveur, naquit à S. Gall en 1734. Ses premiers essais furent douze petits paifages d'après Aberli. Les deux grandes vues de la ville de Berne publiées en 1758 fervirent à étendre fa réputation. Pendant fon féjour à Paris l'illustre *Wille* honora Zingg de fon amitié & dirigea fes études. Il lui donna à graver deux pièces d'après *Vernet*, qui réuffirent parfaitement. C'est lui qui a gravé les planches d'un ouvrage très curieux, mais défigurée dans la Traduction qu'on en a publiée à Paris, je veux parler de la description des Glacières de la Suisse. L'estime générale de tous les amateurs des beaux-arts attira à M. *Zingg* l'attention de M. de *Hagendorn*, qui l'appella à la Cour de Drefde. L'Académie de cette ville l'a reçu parmi fes membres. Il vit encor dans cette réfidence avec la diftinction due à fes talens. Il eft auffi de l'Académie de Vienne. Ses deffeins d'après nature font excellens.

Antoine Graff, qui naquit à Winterthour en 1736, eft un excellent peintre de portraits. M. *Hagendorn* l'a auffi appelé à Drefde en qualité de peintre de la Cour. Les portraits qu'il y a fait ont mérité les plus juftes éloges. Ses têtes font deflinées avec autant de noblefle que de précifion. Les

maines sont belles , & le coloris admirable.

Chrétien de Meckel , né à Bâle en 1737 , est un des plus excellens graveurs de nos jours ; digne élève de *Wille* , il ne craint pas d'entrer en comparaison avec son maître. La délicatesse , la netteté & la force de son burin donnent un prix infini à ses ouvrages. Tout ce qu'il y a en Suisse de gens éclairés rendent hommage à ses talens par une estime générale. A l'occasion du Jubilé de l'Université de Bâle , célébré en 1760 , il a gravé une très belle médaille qui lui a valu des lettres de remerciement de la part du Magistrat & un diplôme de l'Académie. Plusieurs de ses ouvrages , qu'il a eu l'honneur de présenter à Louis XV , à la famille Royale & à plusieurs Grands du Royaume ont été accueillis avec les plus grands applaudissemens. Dans un voyage qu'il fit à Rome en 1765 , il se lia intimément avec l'illustre Winkelmann. Il est membre du grand Conseil de la Rep. de Bâle. Cet homme célèbre mérite surtout de sa Patrie par l'attachement qu'il a conservé pour elle ; c'est un sentiment si noble qui l'a ramené dans son sein après un long séjour en France , en Italie & en Allemagne , où il a puisé les principes de son Art auprès des meilleurs maîtres. Depuis son retour il s'est

appliqué à répandre le goût des beaux arts & les germes précieux du talent. Dans cette vue il a rassemblé une collection complète de toutes les bonnes estampes faites par les modernes, que l'on chercherait vainement ailleurs, si ce n'est peut-être à Paris & à Londres. C'est là que les élèves peuvent choisir des modèles & les amateurs satisfaire leur goût à un prix très modique. C'est là que l'artiste ressent tout le feu d'une noble émulation, qui développe les talens & hâte les progrès. Avec ces ressources, il n'a pas sujet de regretter le séjour des grandes villes, où fleurissent les arts. Il a toujours sous les yeux la marche, les efforts & les progrès du génie. M. M. est actuellement dans la fleur de son âge. Ses talens & les lumières qu'il a acquises dans son voyage d'Italie nous promettent pour l'avenir de belles productions. Nous apprenons que l'Académie Impér. des Beaux-Arts, ainsi que plusieurs autres Académies lui ont fait l'honneur de l'associer depuis peu à leur corps. Ses ouvrages forment déjà une collection nombreuse; dans laquelle on distingue les morceaux suivans, outre ceux que nous avons déjà cités : Une vue de Bâle dans une cartouche gravée en 1759 : Quatre vues du Rhin gravées successivement dans les années 1758, 1759 & 1762 : Une grande thèse pour l'Abbaie pri-

mière de N. D. des Hermites d'après le dessein de H. Gravelot , fujet très riche de figures & d'accompagnemens , publiée en 1761 : L'Epitaphe & le portrait de M. le Bourguemaitre Mérian , d'après le modèle de *Vassé* sculpteur de S. M. T. C. , en 1761 : Un religieux qui taille une plume ; on prétend que c'est le portrait de Nostradamus , d'après le tableau de Metz , en 1762 : L'amour menaçant d'après *Vanloo* , gravé en 1764 ; fujet gracieux dont le tableau exposé au salon en 1762 , fit l'admiration du Public. La figure est selon l'idée de la statue de l'amour du Temple de Gnide , dont *Pline* dit que de quelque côté qu'on la regarde , elle semble toujours menacer les spectateurs : Le portrait de feu M. le Marquis de Lostanges , premier Ecuier de Mesdames, Protecteur zélé des Beaux-Arts & de notre artiste , gravé en 1765 : Le portrait de feu M. le Bourguemaitre Battier , d'après le tableau de Huber en 1769 : Un grand paysage avec des rochers & des soldats anciens d'après Lauterbourg. L'eau forte de cette estampe fut faite à Paris en 1763 , & elle mérita les suffrages des Artistes & surtout celui du feu Comte de Caylus , qui distingua aussi les talens de M. de Meckel ; & ne dédaigna pas de le diriger & de le traiter en ami.

Jean Rodolph Schellenberg né à Wirt-

terthdur en 1740 , est un bon dessinateur & un Peintre estimable. Il a très bien imité les insectes & leurs métamorphoses. Il peint à l'huile & en détrempe avec beaucoup d'ame & de force. Ses gravures à l'eau forte sont fort douces.

Dominique Fontana né en 1741 , à Mili, petit endroit du Baillage Suisse de *Lugano* , fut un des plus fameux Architectes du XVIe. siècle. Doué des plus heureux talens , il en donna de bonne-heure des preuves non équivoques. Le Cardinal Montalte le chargea de faire le dessin de la grande Chapelle *del preseppio in santa Maria Maggiore*. Son Emin. fut charmée de l'exécution & lui fit aussitôt entreprendre la bâtisse d'un beau Palais. L'argent venant à manquer , Fontana avança ses petites épargnes. Cette générosité frappa tellement le Cardinal , que lorsqu'il fut élevé à la tiare sous le nom de Sixte V. , il le nomma son Architecte. Le transport & l'élévation du grand obélisque à Rome suffirait seul pour immortaliser cet artiste. En récompense de cet ouvrage , le Pape le créa Chevalier de l'éperon d'or & noble Romain. Il lui fit de magnifiques présens & lui donna une pension de 2000 Ecus Romains réversible à ses héritiers. Bellori a écrit la vie de cet homme célèbre. Clément VII. successeur de Sixte , congédia Fontana. Aussitôt le Vice-

Roi de Naples l'appella auprès de lui en qualité d'Architecte du Roi & de premier Ingénieur. Il est mort en 1607.

Voilà, Monsieur, un assez long extrait de l'ouvrage de M. *Fuessli* ; nous croions honorer la Suisse en faisant connaître un grand nombre de génies distingués qu'elle a produit & qui ont brillé en différens tems sur de plus grands théâtres. Vous trouverez peut-être que M. *Fuessli* donne un peu trop à l'amour de la Patrie. Ce sentiment si noble en lui-même le rend trop indulgent sur les défauts de ses compatriotes, & quelquefois exagérateur de leur mérite & de leurs talens ; mais vous ferez forcé de reconnaître qu'il a travaillé en homme qui aime les Beaux-Arts & qui fait en juger. Il a consulté les sources. Il parle de plusieurs Artistes connus, dont le nom seul fait assez l'éloge, & il faut convenir que les louanges un peu outrées qu'il leur donne paraîtront très modérées, si on les compare aux louanges que les Grecs & les Romains donnèrent à ceux de leurs compatriotes dont les noms ont passé jusqu'à nous.

Vous vous rappellerez, Monsieur, que nous eûmes l'honneur de vous annoncer dans le journal de Septembre une traduction des morceaux choisis de Plutarque, que nous attribuâmes à M. ECKART. Nous

fûmes trompés par l'annonce fautive qu'avaient fait de cet ouvrage quelques Journalistes Allemands ; c'est M. NUSCHELER Professeur en Histoire à Zurich , qui emploie son loisir à communiquer à ses compatriotes les œuvres d'un des plus aimables auteurs de l'Antiquité. Le second volume de cette traduction a été accueilli avec autant d'empressement que le premier.

Plus d'une fois nous avons vu des étrangers qui voulaient se former une idée de notre Histoire , demander des directions sur les Auteurs qu'ils devraient se procurer. On ne pouvait leur indiquer qu'un petit nombre d'historiens. Ce n'est pas, Monsieur, que notre Nation n'ait fait de grandes choses , & que l'on ne puisse y trouver un grand nombre de traits particuliers dignes d'être comparés aux actions les plus brillantes des peuples les plus vantés de l'antiquité ; mais on peut appliquer aux Suisses ce qu'on a dit des premiers Romains , ils savaient mieux faire de grandes choses qu'ils n'entendaient l'art de les célébrer. Si vous desirez , Monsieur , de connaître les sources de l'Histoire Suisse , procurez - vous une brochure qui vient de paraître en français sous ce titre. *Conseils pour former une bibliothèque historique de la Suisse par M. de HALLER, correspon-*

dant de l'Académie Royale des Sciences de Paris , Berne 1771. Vous y trouverez dans un ordre méthodique les noms de tous ceux qui ont écrit sur chaque branche de l'histoire générale & particulière de notre Patrie. Tous les ouvrages indiqués sont appréciés avec intelligence , & autant que nous pouvons en juger , avec beaucoup de modération.

M. *de Haller* , fils du plus célèbre physiologiste de notre siècle , a publié en six vol. une notice de toutes les sources imprimées & manuscrites de l'histoire Suisse. Les recherches qu'il a faites sont immenses , & son travail est d'une utilité très sensible. Personne n'était plus à même que lui de diriger ceux qui voudront se former une petite bibliothèque relative à cet objet ; mais pour puiser dans les sources , il faut entendre l'Allemand. Nous n'avons en français que des ouvrages incomplets. Il faut espérer que ce siècle de lumière produira là - dessus quelque chose de mieux. En attendant , qu'on étudie les hommes. Ceux qui pourront connaître les habitans de la Suisse renonceront à une foule d'injustes préjugés. Vous verrez avec plaisir le jugement qu'en porte un étranger homme très instruit , qui voit le bien sans prévention & qui relève les défauts sans aigreur. La lettre que vous allez lire nous a été communiquée par un

ami du Chevalier de *** qui nous en a promis la fuite.

LETTRE *d'un Français au CHEVALIER*
D*** à Paris. De Lausanne le 1. Décembre 1770.

JE n'ai point oublié ma promesse, mon cher Chevalier, mais je ne voulais point me presser, je n'aime pas à me contredire. J'ai eû le tems d'observer, & je crois pouvoir sans imprudence vous faire actuellement part de mes observations.

Lausanne est l'ouvrage de la superstition, & il n'y a rien qui n'y paraisse ; on y monte, & descend continuellement dans des rues tortues, étroites, & fort sales. Mais aussi de quelque côté qu'on en sorte, on en est bien dédomagé. Rien de plus noble, & de plus varié que les divers paysages. Ce pays est, dans le vrai, un abrégé du monde. Le beau bassin du Lac Léman sépare deux contrées absolument différentes ; la Savoye nous peint le Nord, le Pays de Vaud le midi, & l'œil enchanté parcourt sans fatigue ces objets opposés. Jamais je ne vis d'aussi beaux soleils couchans que dans ce Pays-ci. Les rayons de cet astre peignent les montagnes des

plus vives couleurs, & de nuances variées à l'infini. Souvent en admirant ces tableaux j'ai plaint l'homme froid qui les voit sans plaisir, sans émotion, & pour qui la bien-faisante nature étale en vain ses beautés. En découvrant ce théâtre noble, magnifique, intéressant, je me disais, sans doute il est ici bien des Peintres, & des Poètes; je me trompais, les habitans de ce charmant pays ne songent point à chanter, ou à imiter les beautés sans nombre qui les entourent. L'enthousiasme qu'inspire la belle nature est inconnu dans ces climats, je n'ose m'y livrer que dans mes promenades solitaires & pour me servir de cette expression de Diderot qu'on a critiquée, mais que nous sentons bien vous & moi, personne n'est ici *sous le charme*. Ne condamnons pas cependant les Suisses trop légèrement; le plus grand malheur de l'homme peut-être, est l'indifférence qui naît de l'habitude. L'habitant du pays de Vaud est l'époux d'une belle femme que tout le monde admire, excepté lui... Mais, ne parlons plus de ce pays, un seul coup d'œil vous en dirait plus que toutes mes descriptions.

Vous voulez connaître les hommes avec lesquels je vis, & sur la foi de quelques relations, vous les croyez bien différens de nous autres français. Mon Ami, tout vo-

, yageur exagéré, la vérité est toujours victime du desir d'annoncer des choses extraordinaires. Les différences que je puis appercevoir ici tiennent plus au Gouvernement, à la Religion qu'au caractère, & je n'ai point encor découvert de caractère national bien décidé, tel qu'on en voit chez quelques Peuples de l'Europe. N'ai-je pas retrouvé ici, par exemple, cette frivolité dont on nous fait tant la guerre, & qui, sans doute, étouffe nos talens, & énerve nos vertus. Je la revois ici moins gaë, moins active, moins brillante; mais, enfin, elle existe, & si elle avait les mêmes secours, elle se développerait avec la même étendue.

Les mœurs des habitans de ces montagnes sont plus simples, & plus honnêtes que les nôtres, mais faut-il leur en faire honneur? La forme de leur Religion, de leur Gouvernement, leur peu d'industrie & de fortune répriment l'effor de leurs passions. De vains déclamateurs nous vantent sans cesse les mœurs simples des peuples pauvres & grossiers, & veulent nous faire rougir par la comparaison; je ne vois, mon cher Chevalier, rien de si absurde que tous ces raisonnemens-là. J'aurais bonne grace d'aller à Paris dire à nos aimables Seigneurs: „Messieurs, je suis philosophe, vôte luxe, & vos excès échauffent

„ ma bile. Ecoutez moi ! Je viens de Lau-
 „ fanne : (il faut vous dire que c'est une
 „ Ville de Suisse ; car vous n'êtes pas forts
 „ sur la Géographie :) c'est là que l'hom-
 „ me fait vivre. Je ne puis faire un pas dans
 „ vos apartemens sans voir des lambris dor-
 „ rés , de riches tapis , des tableaux de
 „ prix , dans les leurs tout est simple &
 „ modeste. Ici un faquin de maître de
 „ ballet , dans un équipage l'est écla-
 „ bouffé & brave le philosophe , là les pre-
 „ miers de la Ville marchaient dans les
 „ rues , & me saluaient honnêtement. Je n'y
 „ vis jamais l'indécence volupté traînée dans
 „ des chars magnifiques , jamais actrice
 „ chargée de diamans n'y blessa mes yeux
 „ philosophiques , &c. Je pourrais ensuite
 „ revenir à Lausanne , & dire à ses habi-
 „ tans „ Rougissez de votre manière de vi-
 „ vre. Mes Amis ! les Sauvages , que je n'ai
 „ jamais vu , mais dont j'ai beaucoup ouï
 „ parler , vivent bien d'une autre sorte ,
 „ ils ne sont pas assez stupides pour se dé-
 „ figurer en chargeant leurs cheveux de
 „ graisse & de farine , ni assez insensés pour
 „ détruire leur tempérament par des li-
 „ queurs destructives telles que le thé &
 „ le café , ni assez fots pour rétrécir leur
 „ esprit dans les bornes étroites d'un jeu
 „ triste & acariatre. O Hommes insensés !
 „ retournez à la nature ... Quand j'aurais
 toute

toute l'éloquence de Jean Jaques, ce bavardage ferait brillant, mais ce ferait toujours du bavardage. Je voudrais bien, mon cher Ami, que les précepteurs des hommes prissent la peine de les traiter raisonnablement, ne fût que pour les piquer d'honneur. Qu'ils leur disent, par exemple: „ Jouissez des biens que vous présente la nature, goûtez les douceurs de la „ société, profitez des commodités, & des „ agrémens qu'inventa l'industrie, mais „ évitez les regrets, & surtout les remords“. On pourrait appeler cela de la philosophie, mais le paradoxe est plus brillant, l'enfant veut briller, & (le dirai-je!) le philosophe est enfant... Quelle tirade! Enfin, mon cher chevalier, vous êtes accoutumé à mes écarts... Où en étais-je? aux mœurs des habitans de ce pays.

Ce qui les distingue d'abord avantageusement, c'est de la bonhomie & de la franchise. Il y a sans doute ici des gens aussi fins que nos plus déliés courtisans, mais *il en est peu de ce genre maudit*. En général on trouve beaucoup ici de cette politesse de cœur qui est devenue si rare parmi nous. Les civilités y sont plus naturelles, & les caresses plus sûres. Il n'y faut cependant pas chercher beaucoup de délicatesse, & surtout de sentiment. J'ai été bien trompé à cet égard, chevalier. On calcule

ici plus qu'on ne sent. Les jolies filles songent de bonne heure à épouser des hommes riches, & les hommes ne sont pas moins raisonnables. On ne m'a montré qu'un seul mariage d'inclination. On ne connaît point le sentiment aussi noble qu'impérieux qui foule au pied le superflu & les craintes timides. Cette féchereffe de cœur, ce triomphe du luxe & de la vanité sur le sentiment, annonce une grande décadence dans les mœurs.

Mais rien ne m'a plus frappé à mon arrivée que l'assiduité des Lausannois au jeu, & la vivacité d'intérêt qu'ils y mettent. J'en ai été revolté, chevalier, je vous l'avoue, mais je me suis dit, au bout de quelque tems, qu'il n'y avait ici nul objet d'ambition, que les sciences étaient négligées, les arts agréables peu cultivés, qu'il n'y avait point de spectacles, que les nouveautés arrivaient lentement, & en petit nombre de la Capitale; & j'ai conclu que le jeu était une ressource nécessaire pour la plupart des habitans. Il n'en est pas moins vrai que l'étranger raisonnable en souffre. Point de ville à proportion, où il y ait plus de gens d'esprit que Lausanne, point de ville, peut-être, où il y ait moins de conversation. J'en excepte cependant une société où je passe des heures très agréables. J'y trouve les talens, l'esprit, le goût.

Les graces, & l'on fait y varier les plaisirs. La mollesse a fait encor ici de bien plus grands progrès que le luxe. Les jeunes gens meme quittent la belle campagne & ses plaisirs, pour s'enfermer tristement dans de petites chambres & y jouer aux cartes. J'en ai vû avec compassion passer ain-
- si les plus belles soirées de cet été. Tous les exercices du corps, toutes les fêtes publiques ou l'on tirait des prix à l'arc & au fusil, sont négligés, & hors de mode. Les jeunes Messieurs se promènent en été un parasol a la main; l'hyver ils sont enveloppés dans des fourures. Ils peuvent être encor braves, mais ils ne résisteraient point à une campagne un peu ridée. Leur Souverain ne saurait porter trop d'attention sur cet objet; il pourrait, par exemple, essayer de ranimer le goût par la cupidité.

En voila assez, je crois, mon cher Chevalier, pour la premiere fois. J'aurai tout le tems d'y revenir; à vue de pays je ne quitterai pas sitôt mon medecin philosophe. Je croyais l'homme ici bien plus près de la nature; c'est à regret que je suis détrompé. Les tableaux d'un philosophe qui veut montrer du génie, d'un chevalier qui veut montrer de l'esprit, sont plus brillans qu'exactes. Apres avoir lu mes simples observations, vous direz; mais à bien des égards, c'est en

petit à-peu-près comme chez nous. Je parlerai des dames dans ma première lettre. Le chapitre m'intéressera toujours , & je fais qu'il n'est pas indifférent à Mr. le Chevalier.

Je suis &c.

Si nous avions pu publier assez-tôt ce cayer de notre Journal, nous aurions eu le plaisir de vous faire connoître les premiers, cette jolie pièce. Vous n'avez pas besoin , Monsieur , du commentaire de M. Fréron pour en deviner l'Auteur.

ÉPIÔRE au roi de la Chine, sur son Recueil de vers qu'il a fait imprimer. (*)



*R*Eçois mes complimens, charmant Roi de la Chine.

Ton trône est donc placé sur la double colline.

(*) Le principal ouvrage de ce Recueil est l'Éloge de la Ville de Moukden , par Kien-Long Empereur de la Chine , actuellement régnant , imprimé ou plutôt gravé à Pekin en trente-deux caractères Chinois différens , & en autant de caractères Tartares , traduit par le père Amiot jé-

*On fait dans l'occident que malgré mes tra-
vers ,
J'ai toujours fort aimé les Rois qui font des
vers.
David même me plut ; quoiqu'à parler sans
feinte
Il prône trop souvent sa triste cité sainte ,
Et que d'un même ton sa muse à tout propos
Fasse danser les monts & reculer les flots.
Frédéric a plus d'art , & connaît mieux son
monde ;
Il est plus varié ; sa veine est plus féconde ;
Il a lu son Horace , il l'imite , & vraiment
Ta Majesté Chinoise en devrait faire autant.
Je vois avec plaisir que sur notre hémisphère.
L'art de la Poësie à l'homme est nécessaire.
Qui n'aime point les vers a l'esprit sec & lourd ;
Je ne veux point chanter aux oreilles d'un sourd.
Les vers sont en effet la musique de l'ame.
O toi que sur le trône un feu céleste enflame ,*

fuite , résident à Pékin , publié par M. de Guigne. Ce Poëme est écrit avec naïveté & avec clarté ce qui est très-remarquable.

330 JOURNAL HELVETIQUE

*Dis-moi sice grand art dont nous sommes épris,
Est aussi difficile à Pékin qu'à Paris.*

*Ton peuple est-il soumis à cette loi si dure
Qui veut qu'avec six pieds d'une égale mesure,
De deux alexandrins côte à côte marchans ,
L'un serve pour la rime , & l'autre pour le
sens ?*

*Si bien que sans rien perdre en bravant cet
usage ,*

*On pourrait retrancher la moitié d'un ou-
vrage.*

*Je me flatte, grand Roi, que tes sujets heu-
reux*

*Ne sont point opprimés sous ce joug onéreux ,
Plus importun cent fois que les aides, gabelles,
Contrôle , édits nouveaux , remontrances nou-
velles ,*

*Bulle unigenitus , billets aux confesseurs , (1)
Et le refus d'un gîte aux chrétiens trépassés.*

(1) On connaît assez toutes ces facéties Parisiennes qui ont agité si longtems cette nation si drôle , & qui ont amusé longtems l'Europe.

*Parmi nous le sentier qui mène aux deux
collines ,
Ainsi que tout le reste est parsemé d'épines.
A la Chine sans doute il n'en est pas ainsi.
Les biens sont loin de nous & les maux sont
ici :
C'est de l'esprit Français la devise éternelle.
Je veux m'y conformer ; & d'un crayon
fidelle
Peindre notre Parnasse à tes regards chinois.
Ecoute ; mon partage est d'ennuyer les Rois.
Tu fais (car l'univers est plein de nos que-
relles)
Quels débats inhumains , quelles guerres
cruelles
Occupent tous les mois l'infatigable main
Des sales héritiers d'Etienne & de Plan-
tin. (2)
Cent rames de journaux , des rats fatale
proie ,
Sont le champ de bataille où le sort se dé-
ploie.*

(2) Imprimeurs savans & corrects.

*C'est-là qu'on vit briller ce grave magistrat ,
Qui vint de Montauban pour gouverner
l'Etat.*

*(3) Il donna des leçons à notre Académie ;
Et fut très-mal payé de tant de prud'homme.
Du jansénisme obscur le fougueux gazetier ,
Aux beaux esprits du tems ne fait aucun
quartier.*

*(4) Hayer poursuit de loin les Encyclopé-
distes ;*

*(5) Linguet fond en courroux sur les Econo-
mistes ;*

A brûler les payens (6) Ribalier se morfond :

(3) M. le Franc de Pompignan , homme de lettres d'ailleurs estimable & savant.

(4) Le R. P. Hubert Hayer , recollet.

(5) M. Henri Linguet avocat , homme de beaucoup d'esprit qui a avancé des paradoxes , & qui d'ailleurs a combattu les Oeconomistes sur la cherté des bleds.

(6) Ribalier Syndic de la Sorbonne qui arreuta ce corps contre M. Marmontel au sujet de l'excellent chapitre Ve, du roman moral de Belizaire.

Beaumont pousse à Jean-Jaque, & Jean-Jaque (7) à Beaumont :

Palissot contre eux tous puissamment s'évertue : (8)

Que de fiel s'évapore & que d'encre est perdue !

Parmi les combattans vient un rimeur (9)
Gascon ,

Prédicant petit maître, ami d'Aliboron ,

Qui pour se signaler refait la Henriade.

Et tandis qu'en secret chacun se persuade

De voler en vainqueur au haut du Mont
sacré ,

On vit dans l'amertume & l'on meurt ignoré ;

La discorde est partout & le public s'en raille.

On se hait au Parnasse encor plus qu'à Ver-
saille.

(7) On connaît l'adresse modeste de la Lettre de Jean Jaque.

(8) Palissot, auteur de la comédie des philosophes, de la Dunciade & d'autres ouvrages dans ce goût.

(9) Angliviel de la Beaumelle, natif de Castre, reçu prédicant à Genève par le Sr. de la Rive pasteur, le 12 Octobre 1745, connu dans les Provinces par plusieurs libelles infames, pour lesquels il fut enfermé.

*Grand Roi , de qui les vers & l'esprit sont si
doux ,*

*Crois-moi , reste à Pékin ; ne vien jamais chez
nous.*

*Aux bords du fleuve jaune un peuple entier
t'admire ,*

*Tes vers seront toujours très-bons dans ton
empire.*

Mais gare que Paris ne flétrît tes lauriers.

*Les Français sont malins & sont grands chan-
sonniers.*

*(10) Les trois Rois d'orient que l'on voit
chaque année*

Sur les pas d'une étoile , à marcher obstinée ,

Comblent l'enfant Jésus des plus rares présens ,

N'emportent de Paris pour tous remerciemens

*Que des couplets fort gais qu'on chante sans
scrupule.*

Collet dans ses refrains les tourne en ridicule.

Les voilà bien payés d'apporter un trésor !

(10) Presque tous les ans on fait à Paris des couplets qu'on appelle Noël's , qui sont assez indé- cens : on s'y mocque un peu des trois Rois Gaspard , Melchior & Baltazar.

Tout mon étonnement est de les voir encor.

(11) *Le Roi , me diras-tu , de la zone
cimbrique ,*

*Accompagné partout de l'estime publique ,
Vit Paris sans rien craindre , & regna sur
les cœurs.*

*On respecta son nom comme on chérit les
mœurs.*

*Qui ; mais cet heureux Roi qu'on aime &
qu'on révère ,*

*Se connaît en grands vers , & se garde d'en
faire.*

*Nous ne les aimons plus ; notre goût s'est usé :
Boileau craint de son siècle au nôtre est mé-
prisé.*

*Le tragique étonné de sa métamorphose ,
Fatigué de rimer va ne pleurer qu'en prose.
De Molière oublié le sel s'est affadi.*

Envain pour ranimer le Parnasse engourdi,

(12) *Du peintre des saisons la main féconde
& pure ,*

(11) *Le Roi de Dannemarck glorieusement
régnant.*

(12) *M. de St. Lambert , Mestres de camp ,
auteur du charmant poëme des saisons.*

*Des plus brillantes fleurs a paré la nature ;
Vainement de Virgile élégant traducteur
(13) De l'Isle a quelquefois égalé son auteur,
D'un siècle dégoûté la démence imbécile ,
Préfère les remparts & Faxhall à Virgile.
On verrait Cicéron sifflé dans le palais.*

*Le léger vaudeville & les petits couplets
Maintiennent notre gloire à l'opéra comique ;
Tout le reste est passé , le sublime est gotique.
N'expose point ta muse à ce peuple inconstant.
Les Frérons te loueraient pour quelque argent
comptant ;
Mais tu serais peu lu , malgré tout ton génie,
Des gens qu'on nomme ici la bonne compagnie.
Pour réussir en France , il faut prendre son
tems.*

*Tu seras bien reçu de quelques grands sa-
vans ,
Qui pensent qu'à Pékin tout Monarque est
athée, (14).*

(12) M. de L'Isle auteur d'une traduction des Géorgiques très-estimée des gens de lettres.

(14) Une faction dans Paris a soutenu pendant trente ans que le Gouvernement de la Chine est

*Et que la compagnie autrefois tant vantée ,
En disant à la Chine un éternel adieu ;
Vous a promis à tous de renoncer à Dieu.
Mais sans approfondir ce qu'un Chinois doit
croire ,*

(15) *Séguier t'affublerait d'un beau réquisi-
toire :*

*La cour pourrait te faire un fort mauvais
parti :*

Et blâmer par arrêt tes vers & ton Changti.

*La Sorbonne en latin (mais non sans so-
lécismes)*

*Soutiendra que ta muse a besoin d'exorcismes ;
Qu'il n'est de gens de bien que nous & nos
amis :*

athée. L'Empereur de la Chine qui ne fait rien des sottises de Paris , a bien confondu cette horrible impertinence dans son Poème où il parle de la Divinité avec autant de sentiment que de respect.

(15) Avocat général qui a fait trop d'honneur au livre du Système de la nature , livre d'un déclamateur qui se répète sans cesse , & d'un très-grand ignorant en physique qui a la sottise de croire aux anguilles de Néeuham. Il vaut mieux croire en Dieu avec Epictète & Marc-Aurèle. C'est une grande consolation pour la France que ce réquisitoire n'attaque que des livres Anglais.

*Que l'enfer, grace à Dieu, t'est pour jamais
promis.*

*Dispensateurs fourrés de la vie éternelle,
Ils ont roti Trajan & bouilli Marc-Aurèle.
Ils t'en feront autant : & partout condamné,
Tu ne seras venu que pour être damné.*

*Le monde en factions dès long-tems se par-
tage.*

*Tout peuple a sa folie ainsi que son usage.
Ici les Ottomans bien sçus que l'Eternel
Jadis à Mahomet deputa Gabriel,
Vont se laver le coude aux bassins des Mos-
quées. (16)*

*Plus loin du grand Lama les reliques mus-
quées (17)*

*Passent de son derrière au cou des plus grands
Rois.*

*Quand la Troupe écarlate à Rome a fait un
choix,
L'Elu, fut-il un sot, est dès-lors infail-
lible.*

(16) Il est ordonné aux Musulmans de com-
mencer l'ablution par le coude. Les prêtres catho-
liques ne se lavent que les trois doigts.

(17) Il est très-vrai que le grand Lama distribue
quelquefois sa chaise percée à ses adorateurs.

*Dans l'Inde le Véidam , & dans Londres la
Bible (18)*

*A l'hôpital des fous ont logé plus d'esprits ,
Que Grizel n'a trouvé de dupes à Paris. (19)*

*Monarque au nez camus des fertiles rivages,
Peuplés , à ce qu'on dit, de fripons & de sages,
Règne en paix, fait des vers & goûte de beaux
jours ,*

*Tandis que sans argent , sans amis , sans se-
cours ,*

*Le Mogol est errant dans l'Inde ensanglantée ,
Que d'orages nouveaux la Perse est agitée ,
Qu'une pipe à la main, sur un large sofa ,
Mollement étendu , le pesant Mustapha
Voit le Russe entasser des victoires nouvelles
Des rives de l'Araxe au bord des Dardanelles ;
Et qu'un Bacha du Caire à sa place est assis
Sur le Trône où les chats régnaient avec Isis.*

*Nous autres cependant , au bout de l'hé-
misphère ,*

(18) Il n'y a point de pays où il y ait eu plus de disputes sur la Bible qu'à Londres , & où les Théologiens aient débité plus de rêveries , depuis Prinn jusqu'à Warburton.

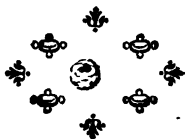
(19) Grizel fameux dans le métier de directeur.

*Nous, des Welches grossiers postérité légère;
Livrons-nous en riant, dans le sein des loisirs.
A nos frivolités que nous nommons plaisirs;
Et puisse, en corrigeant trente ans d'extra-
vagances, (20)*

*Monsieur l'Abbé Terrai rajuster nos finan-
ces! (21)*

(20) L'auteur devait dire *depuis cinquante-deux ans*. Car le *Système de Laff* est de cette date. Mais on prétend qu'en France *cinquante-deux* ne peut pas entrer dans un vers.

(21) C'est ce que nous attendons avec concupiscence. S'il en vient à bout il sera couvert de gloire, & nous le chanterons.





F R A N C E.

LETTRE IV]

DU

CORRESPONDANT FRANÇAIS

à

M. le B. O****.

Paris, Déc. 1770.

VOUS recevrez, Monsieur, cette lettre un peu plus tard que de coutume. Des circonstances particulières en ont retardé l'envoi. J'aurai soin de vous servir plus promptement pour la suite, afin que vous puissiez satisfaire à vos engagemens avec le public, & faire paraître votre Journal tous les 15 du mois exactement.

Il faut, Monsieur, nous armer de courage & de patience. Notre Journal prend faveur; nous avons déjà nombre de souscripteurs dont les noms font des suffrages qui doivent nous faire des prosélites. Nous

H

commençons à avoir une petite existence; nous avons l'honneur de figurer dans *l'année littéraire* & *le mercure*.

Il ne faut cependant pas en prendre trop de vanité, car nous n'avons été qu'incognito dans la feuille de *M. Fréron*, & l'on nous a persiflé, admonesté & repri-mandé dans celle de *M. Lacombe*.

Le premier a régalié ses lecteurs de notre petit conte des *Capucins* qu'il a jugé à propos de travestir en *Kalenders*, avec quelques altérations qui (vanité d'auteur à part) ont nui à cette facétie. Vous auriez peut-être désiré & moi aussi, qu'il eût fait mention de la source d'où il l'avait tirée, au lieu de se la faire envoyer *par un de ses amis*; ce qui entre nous autres Journalistes n'est qu'une façon de parler, une selle à tous chevaux. Cela eût été plus honnête; mais, je vous prie, ne lui en voulez pas de mal: je gage qu'il n'entre pour rien dans ce petit manque de procédé littéraire. Vous en conviendrez vous-même lorsque je vous aurai mis au fait.

Il faut d'abord vous apprendre que *M. Fréron* ne compose pas toutes ses feuilles; il a des petits *Clercs* en sous-ordre qui lui font de la *grosse* & le mettent au courant de ses abonnés. Cette méthode sert sa paresse, & ne nuit pas absolument à ses lecteurs; quoiqu'il y ait une grande différen-

ce entre les cayers qui font véritablement de lui, & ceux de ses protes. Lorsqu'il en a fait passer quelques-uns de contrebande, que ses amis lui font la guerre, qu'il a peur d'indisposer ses souscripteurs, il compose une feuille bien assaisonnée, il prend pour texte les matadores de notre littérature, ou quelque ouvrage qui a eu un peu de vogue; il le critique à toute outrance, quelquefois avec partialité, mais toujours avec esprit, & il fait sa paix. Or, Monsieur, nous serons tombés dans un de ces momens, où *M. Fréron* se reposait sur ses aides-de-camp de sa besogne; sous la main de son double, il aura été pressé, il nous aura mis à contribution, sans s'embarrasser de citer ses auteurs. Il ferait donc très-injuste d'en faire un crime à celui de l'année littéraire. Nous sommes encor trop jeunes & trop faibles pour lui inspirer de la jalousie, & le mettre dans le cas de chercher à nous nuire & nous laisser dans l'oubli.

Pour *M. Lacombe*, c'est autre chose; il n'est pas de nos amis, & je serais tenté de croire qu'il nous regarde comme ses rivaux. Il a commis envers nous un petit acte d'hostilité dans son volume de Décembre, où il a déclaré qu'il ne savait pas pourquoi vous vous obstiniez à mettre son nom à la tête de votre Journal, dont il déclarait publiquement ne pas vouloir se mêler, noté.

fiant à qui il appartiendrait qu'il se lavait les mains des sottises imprimées dans les *Cayers Helvétiques* de Septembre & d'Octobre.

Autant en a fait *M. de Rosoy*, dont la protestation précédait celle de *M. Lacombe*. Celui-ci a voulu nous faire une épigramme à coup sûr ; il a prétendu qu'on pouvait se tromper , confondre son stile avec le nôtre & croire que c'était toujours lui qui était votre correspondant pour l'article de France. C'est une très-bonne plaisanterie , une satire très-fine. Il faut avaler la pilule & tâcher que le Public ne fasse pas de ces quiproquo , & ne trouve pas que notre prose ressemble à la sienne.

Mais expliquez-moi un peu , je vous prie, votre différent avec *M. Lacombe*, car je vous croyais de la meilleure intelligence ensemble. Vous lui avez écrit pour le prier de se charger des abonnemens de la Capitale. Bon ! il vous a demandé pour droit de commission vingt-cinq exemplaires *gratis*. C'est cher. Vous lui avez mandé que vous lui passeriez tant par souscription , & vous avez mis son nom à la tête de votre livre. Cela est simple. Il ne vous a plus répondu. Cela n'est pas poli. Il a dit à plusieurs personnes qu'il ne connaissait point le *Journal Helvétique* , que c'était une mauvaise rapsodie dont il ne se mêlait pas. Ah ! c'est mal. Cepen-

dant il vous a envoyé le 20 Nov. 1770
 4 souscriptions, de M. BERTIN, Trésorier
 des parties casuelles, de M. le Marquis
 DE CHAUVELIN, de M. DE BUSSY,
 ancien Ministre du Roi dans les cours étran-
 gères, de M. HUMBLLOT, Munitionnai-
 re-général de la marine. Oh, oh! Et le 1er
 Décembre il a imprimé dans son Mercure,
qu'il était surpris que vous missiez son nom à
la tête de votre Journal. Ma foi! je m'y
 perds. Comment concilier tout cela? A
 moins que ce ne soit ces 25 exemplaires
gratis refusés. Mais pourquoi recevoir les
 abonnemens de ces 4 Messieurs? Ah! c'est
 que c'était des gens de considération qu'on
 était bien-aïse de ménager. Nous y voilà!
 Cela est clair. Ah! bien, bien, j'espère que
 c'est une affaire dite, que vous ne lui mén-
 agerez plus de pareilles *surprises*. Vous
 avez dûment averti le Public, que MM.
Metra & Eberts, Banquiers, Place des Vic-
toires, recevaient les souscriptions, moiën-
 nant quoi vous n'aurez plus rien à démê-
 ler avec M. Lacombe; chacun se retran-
 chera derrière son Journal, & s'enveloppe-
 ra dans ses feuilles.

Voilà une affaire vidée, mais j'ai un
 autre procès avec lui; non pas pour mon
 compte, car Dieu merci, je n'ai encor rien
 eu à démêler avec le Mercure; mais pour

celui d'un ami qui a sujet de se plaindre de l'éditeur de ce Journal.

Cet ami s'était adressé à moi pour savoir comment il fallait s'y prendre pour y faire insérer une réponse à une critique anonyme faite contre un ouvrage de chymie, d'un savant Professeur de Strasbourg. J'envoiai tout bonnement cette réponse à *M. Lacombe*, avec un bout de lettre pour le prier de vouloir bien avoir l'équité de publier la défense, puisqu'il s'était chargé de rendre publique l'attaque: elle était conçue dans des termes si honnêtes, si décens, que je pensai que cela ne souffrirait aucune difficulté. Cependant le *Mercur* parut, & la réponse de mon ami ne s'y trouva pas. J'allai avec lui chez *M. Lacombe*; nous déclinâmes nos noms, on nous promit satisfaction: quatre mois sont écoulés & nous ne l'avons pas eue. La pièce justificative a été supprimée sans appel; il a fallu prendre son parti & se battre l'œil avec *La Rissolle*, de ne pas avoir place dans le *Mercur*. J'ai appris depuis que ce n'était pas chose aisée, qu'il fallait être de la coterie de l'éditeur & de ses compères, adorer *M. de la Harpe* & lapider *M. Linguet*. Comme j'aime à être neutre, que je ne suis ni *Guelphe* ni *Gibelin*, j'ai fait mon deuil des brevets d'immortalité, que ce Libraire & ses croupiers auraient pu me donner dans leur éternel ouvrage.

Il résulte de tout ceci que vous avez été critiqués & pillés, & vous voilà de-pair avec les plus grands génies. *Fructus belli*, Monsieur, voilà ce que c'est que d'aller dans cette galère & de se trouver avec des Gens-de-lettres. On se pille les uns les autres sans la moindre conscience. Le double mont . . . n'est, à le bien prendre, qu'une caverne de voleurs.

Si on laissait faire la police à *M. Clément*, il en diminuerait peut-être le nombre par la justice qu'il en fait. Voici le procès criminel qu'il a intenté à *MM. de Lille, S. Lambert, Dorat, Le Mierre & l'Abbé Aubert* sur leurs poèmes. Vous jugerez par l'extrait de la sévérité de ce juge.

Il faut avant toutes choses vous apprendre que ce *M. Clément* est le même que j'avais tonfuré dans ma dernière lettre, & que j'avais appelé *M. l'Abbé*, d'après ceux qui m'en avaient parlé. Or est-il qu'il n'est point ecclésiastique, mais un critique très-fin ayant beaucoup de connaissances en littérature, une mémoire très-heureuse, une oreille très-délicate, & un nez admirable pour découvrir un plagiat, fut-il déguisé de la façon la plus adroite. Ce *M. Clément* a donc publié un gros volume de 500 pages contenant des *Observations critiques sur la nouvelle traduction des Géorgiques en vers*

français, sur les poèmes des Saisons, de la Déclamation, de la Peinture & de Psiché.

On ne peut nier que ces observations ne soient faites avec beaucoup de goût & d'intelligence. Cependant elles m'ont paru manquer quelquefois de justesse. J'ai cru démêler un peu d'humeur, qu'on avait masqué sous le nom de respect pour *Virgile, Horace, Boileau*; le ton m'a paru dur, les réprimandes aigres, & je n'ai pu m'empêcher de me dire dès les premières pages: Soyons en garde contre cet homme! Il a beaucoup d'esprit, il pourrait nous séduire; mais son zèle est trop amer pour qu'il ne s'y mêle pas un peu de partialité.

M. Clément commence par observer en général qu'il est *très-difficile de traduire*, & encor *plus difficile de traduire Virgile*. D'après ces remarques, qui sont vraies, il conclut que *M. Delille* a été *téméraire* d'avoir entrepris la traduction des *Géorgiques*.

Je suis très fort de son avis, lorsqu'il dit:
 „ Comment voulez-vous en traduisant un
 „ poète ancien, sentir le même enthousiasme
 „ que lui pour des choses qui le tou-
 „ chaient vivement & qui vous sont indif-
 „ férentes. Lorsque *Virgile* loue *Auguste*,
 „ lorsqu'il peint le trouble des guerres civi-
 „ les de son tems, les richesses des campa-
 „ gnes de l'Italie qui étaient sous ses yeux,

— mille autres objets dont il était affecté ;
 „ son esprit s'animait, il écrivait dans la
 „ chaleur du sentiment qu'il éprouvait.
 „ Mais vous qui travaillez à froid sur ces
 „ objets, qui n'y trouvez d'autre intérêt
 „ que celui que vous inspire la lecture de
 „ *Virgile* même, & qui êtes encor refroi-
 „ di par les obstacles que vous rencontrez
 „ dans votre langue pour vous exprimer,
 „ est-il possible que vous peigniez les mê-
 „ mes choses avec les mêmes élans & la
 „ même vérité. ”

Non, sans doute. Mais faut-il pour cela
 décourager les traducteurs & leur dire, *ar-
 rêtez, téméraires !* Je fais que la meilleure
 traduction n'est qu'une copie imparfaite ;
 mais si je ne puis avoir l'original, la copie
 m'est précieuse. Par exemple, je ne fais
 pas le grec moi, j'en suis bien fâché, car
 j'ai oui dire que les poèmes du divin *Ho-
 mère* sont sublimes ; mais je ne le fais pas,
 & je suis très-aise que *M. de la Mothe*,
Mme. Dacier & d'autres se soient donné la
 peine de me donner au moins quelque con-
 naissance de ces immortels ouvrages. Je me
 garderai bien de les appeler *téméraires* pour
 avoir entrepris cette tâche difficile ; je croi-
 rai au contraire leur devoir des merci-
 mens.

Je pense que le Public est dans le même cas vis-à-vis de *M. Delille*. Certainement il est bien au-dessous de son original, personne n'en doute, & je suis sûr qu'il en convient ingénument lui-même : mais son ouvrage n'en est pas moins estimable, & son mérite augmente en raison des obstacles qu'il a eu à vaincre, obstacles sans nombre & contre lesquels il lui a fallu lutter sans cesse, tels que la richesse de la langue latine, la sécheresse & la pauvreté de la nôtre, la difficulté de rendre sans bassesse des détails communs, la présence importune du texte original dont la supériorité devait l'écraser à chaque page. Disons donc qu'il a été brave de ne point se laisser abattre par toutes ces difficultés, & s'il en a vaincu plusieurs, ne lui faisons pas le procès pour avoir succombé dans un si terrible conflit sous quelques-unes, & n'appellons pas un homme *courageux, téméraire*.

Toutes ces réflexions de *M. Clément* sur la richesse de la langue latine prouvent qu'il la possède admirablement ; mais pourquoi ne pas enrichir la nôtre ? Pourquoi, quand un auteur hazarde une nouvelle expression, criez-vous au meurtre, au sacrilège, au néologisme ? Pourquoi vous, *M. C...*, reprochez-vous à *M. Delille* d'avoir mis dans un poème d'agriculture ces mots que vous appelez malheureux *orillons, couloirs, faunon*

baybrun , *alezan-clair* ? ... Mais la majesté de la poésie ne les soutient pas Hé mon cher Monsieur , ne voyez-vous pas que tout ceci n'est qu'affaire de convention, pur préjugé ? Nos ancêtres ne s'en sont pas servis , donc il faut les proscrire Je n'admets point cet argument d'autorité ... Vous dites , *quoi de plus agréable en latin que vinitor* *Oserons nous mettre vignerou* ... Hé pourquoi pas ? Ce ne sera pas moi qui lui donnerai la vogue ; mais priez M. de *Voltaire* de s'en servir , de lui donner des lettres de noblesse. Je vous garantis qu'il passera & qu'il figurera dans toutes les grandes occasions. J'ai vu un jour des savans proscrire impitoyablement un mot dans un ouvrage , le déclarer bas , trivial , mal sonnant pour les oreilles délicates. L'auteur appella de la sentence , & prétendit que *Racine* s'en était servi : on courut à la bibliothèque , on trouva le mot pros crit dans la tragédie d'*Iphigénie* , & soudain il fut réhabilité : avait-il changé dans ce moment de consonnance. D'où vient qu'il ne frappait plus désagréablement le timpan de ces Messieurs ? C'est que nous sommes tous gouvernés plus ou moins par le sceptre despotique du préjugé. Ne prescrivons donc pas des bornes si étroites , car elles tuent le génie. Ne jurons pas *in verba Magistri* , & volons un peu de nos propres ailes.

Je dis donc que trouver *vinitor* admirable en latin & *vigneron* insupportable en français, est une de ces délicatesses métaphisico-subtiles, de ces raffinemens que je ne conçois pas ; je suis peut-être un profane , il se peut que je n'aye point les organes de l'ouïe aussi déliés que M. *Clément* ; il se peut aussi que M. *Clément* les aie trop délicats. Alors son sentiment ne peut pas plus faire loi que celui d'une jolie femme qui serait attaquée horriblement des nerfs ; & qui ne pouvant assister à un concert qu'avec des instrumens à fourdines , voudrait proscrire tous ceux où l'on ne s'en servirait pas.

Je reviens à la critique de M. *Clément*.
 „ Il faut savoir auparavant, nous dit-il, que
 „ *Segrais* poëte estimé avec justice par ses
 „ éclogues, & *Martin* auteur peu connu ,
 „ avaient déjà mis en vers les géorgiques
 „ avec très-peu de succès, ce qui n'est pas
 „ étonnant. M. *Delille* assure dans sa préface
 „ qu'on n'en peut soutenir la lecture. Il
 „ y a pourtant quelque apparence qu'il l'a
 „ soutenue lui-même, puisqu'il leur a pris
 „ environ cent cinquante vers à eux deux ;
 „ on en verra la preuve en citations, à la fin
 „ de cette remarque. Il aurait peut-être été
 „ plus honnête à M. *Delille* d'avertir ses
 „ lecteurs du service que ses devanciers lui
 „ ont rendu , d'autant plus qu'il s'avoue
 „ redevable en un endroit, d'un vers pris

„ à M. *Racine* le fils , & qu'un seul vers ne
 „ fait pas un objet comme cent cinquante ;
 „ il pourra dire qu'il est permis de pren-
 „ dre quelques bons vers dans des au-
 „ teurs qu'on ne lit plus , comme *Virgile*
 „ en tirait d'*Ennius* ; mais il ne fallait
 „ pas détourner de lire *Segrais* ni *Martin* ,
 „ puisqu'il ne voulait pas dire ce qu'il en
 „ empruntait. Et d'ailleurs il s'en faut de
 „ beaucoup qu'il ne leur doive que de bons
 „ vers ; on verra qu'il leur en a pris beau-
 „ coup d'assez mauvais. “

Vous voyez, Monsieur, que M. *Clément*
 ne fait point patte de velours, il engage le
 combat très-vivement, & soutient la ga-
 geure jusqu'au bout : il ferait trop long de
 suivre pas-à-pas l'auteur dans toutes ses re-
 marques, qui pour la plûpart sont justes. Il
 en est quelques-unes de *moins heureuses*,
 pour me servir d'une de ses expressions fa-
 vorites ; j'ai pris au hasard deux mor-
 ceaux pour vous mettre à même de juger de
 la manière dont il attaque le traducteur.
 Voici comme il critique la traduction de la
 description de la charrue. C'est lui qui parle.

„ On a dit depuis peu, dans je ne fais
 „ quel Journal, que ce morceau du tra-
 „ ducteur aurait étonné *Boileau*. Il est bien
 „ vrai que *Boileau* aurait été étonné de
 „ voir dans une traduction de *Virgile* la
 „ description d'une charrue Française, &

„ sept vers latins noyés dans quinze vers
 „ français. Il aurait été surtout étonné du
 „ grand nombre de fautes qui sont dans
 „ ces quinze vers , & que nous allons déve-
 „ lopper.

De la charrue enfin dessinons la structure.

„ Ce début est de l'imagination du tra-
 „ ducteur qui met beaucoup d'appâts pour
 „ une chose toute simple. *Virgile* ne dit
 „ point dessinons ; il dessine si bien qu'il
 „ n'a pas besoin d'avertir qu'on y prenne
 „ garde “.

C'est par trop être difficile , que de re-
 procher un vers qui amène le sujet.

„ Le traducteur (continue M. Clément)
 „ a bouleversé toute cette description. *Virgile*
 „ met le timon au commencement , croyant
 „ que c'est une des premières parties de la
 „ charrue qu'il faut montrer d'abord , mais
 „ le traducteur le renvoie à la fin.

De huit pied en avant que le timon s'étende.

Il était indifférent de commencer par le
 timon ou par le foc ; je ne fais pas même s'il
 n'est pas mieux de commencer par ce der-
 nier, qui est la pièce essentielle de la charrue.
 Au surplus c'est une très-petite faute que
 celle-là.

*Ceditur & tilia ante jugo levis , altaque
fagus*

*Stiva que , quæ currus a tergo torqueas
imos.*

M. Delille fait quatre vers pour ces deux là:
*Le joug qui t'asservit ton robuste attelage.
Le manche qui conduit le champêtre équi-
page ,
Pour soulager ta main & le front de tes
bœufs.
Du bois le plus léger seront formés tous
deux.*

„ Qui t'asservit ton robuste attelage , est
„ une paraphrase inutile & froide du seul
„ mot *jugo*; le *champêtre équipage* ne dit
„ rien du tout, & n'a pas plus de rapport
„ à une charrue ou'à toute autre voiture
„ champêtre. C'est très mal rendre le se-
„ cond vers latin qui peint le mouvement
„ de la charrue poussée par le laboureur.
„ Le troisième vers Français, est un com-
„ mentaire, car il n'y en a pas un mot dans
„ le latin. Enfin il abrège ce que *Virgile*
„ a le plus étendu. Après avoir dit au com-
„ mencement que le corps de la charrue
„ devait être d'ormeau. *Virgile* spécifie ici
„ le bois dont on doit faire le joug & le

„ manche ; c'est du tilleul & du hêtre. C'é-
 „ tait une chose indispensable à dire , mais
 „ le traducteur se contente de mettre du
 „ bois le plus léger. Le sapin est plus lé-
 „ ger encor & ne conviendrait pas. Pre-
 „ nez garde qu'après avoir enseigné qu'il
 „ fallait se servir de hêtre & de tilleul , *Vir-*
 „ *gile* apprend tout de suite qu'il faut
 „ faire sécher ce bois à la fumée.

Et suspensa focis , exploret robora fumus.

„ M. *Delille* , au lieu de joindre ces deux
 „ préceptes , les sépare en quatre vers.

*Le fer dont le tranchant dans la terre se
plonge ;*

*S'enchasse entre deux coins d'où sa pointe
s'allonge :*

*'Aux deux côtés du soc de larges orillons ?
En écartant la terre , exhaussent les sillons.*

„ Admirez la prodigieuse abondance du
 „ traducteur. Car *Virgile* dit en un vers.

*Bina aures , duplici aptantur dentalia dor-
so.*

„ Il est vrai que ce vers était difficile à
 „ traduire , mais il était inutile dans cette
 „ des-

„ description , de dire que le fer de la char-
 „ rue se plonge dans la terre , ni que les
 „ orillons en écartant la terre exhaussent
 „ les sillons ; ce font les effets de la char-
 „ rue , dont on n'a que faire là où l'on ne
 „ veut qu'une description de l'instrument. “

Je ne suis pas de cet avis , & je trouve
 que ces deux vers peignent très bien l'ef-
 fet de la charrue , & que ce n'est point un
 hors-d'œuvre en peignant une chose , de
 dire , elle est ainsi pour tel usage. M. Clé-
 ment dit encor que les vers ne sont pas
fort heureux. Il faut que je sois bien pro-
 vincial , car je les ai trouvé très heureu-
 sement imaginés & rendus.

Je saute près de 200 pages , pour vous
 donner le second exemple. Je l'ai pris dans
 l'endroit intéressant de la mort d'Orphée ,
 voici le texte de l'Observateur.

*Qualis populea mærens philomela sub umbra
 Amissos queritur 'fætus quos durus arator ;
 Observans nido , implumes detraxit : at illa
 Flet noctem , ramoque sedens miserabile car-*
men ,

Integrat , & mæstis late loca quæstibus im-
plet.

Telle sur un rameau , durant la nuit obs-
cure ;

*Philomèle plaintive attendrit la nature ;
 Accuse en gémissant l'oiseleur inhumain ,
 Qui , glissant dans son nid une furtive main ,
 Ravit ces tendres fruits que l'amour fit éclore ?
 Et qu'un léger duvet ne couvrait pas en-
 core.*

„ M. *Delille* dit dans une note , qu'il a
 „ cru devoir renverser la comparaison de
 „ Virgile , & mettre à la fin ce qui était
 „ au commencement. Il paraît pourtant
 „ plus naturel de montrer d'abord les pe-
 „ tits oiseaux enlevés sans plumes , puis-
 „ que c'est là le sujet des plaintes , & de
 „ faire entendre ensuite les gémissemens
 „ de la mère. Voyez d'ailleurs que les deux
 „ derniers vers du traducteur font tout en-
 „ tiers pour rendre trois mots , *amissos fæ-*
 „ *tus & implumes. Observans nido* , four-
 „ nit encor un vers ; mais lorsqu'il faut
 „ peindre l'essentiel , c'est-à-dire les chants
 „ plaintifs & lamentables de Philomèle , *mi-*
 „ *serabile Carmen* : ce qui met tant de jus-
 „ tesse dans cette comparaison d'Orphée &
 „ d'un rossignol , le traducteur ne trouve
 „ qu'une expression vague & triviale , atten-
 „ drit la nature : j'aimerais autant qu'il eût
 „ mis , attendrit l'univers. Il faut que le
 „ traducteur ait le génie tout opposé à ce-

7 lui de son modèle , puisqu'il étend ce que
 „ l'autre resserre , & qu'il est stérile où *Vir-*
 „ *gile* abonde , surtout en fait de sentiment.
 „ J'aime mieux *Martin* qui paraît du moins
 „ avoir senti la beauté touchante du *mise-*
 „ *rabile carmen integrat* , lorsqu'il traduit.

*Et remplissant les champs d'inutiles regrets ,
 Recommence sa plainte & ne finit jamais.*

*Pour lui plus de plaisirs , plus d'himen ,
 plus d'amours.*

„ Ce vers est joli , mais celui de Virgile
 „ est plein de sentiment , & d'une harmo-
 „ nie convenable à la douleur.

*Nulla venus nullique animum flexere hyme-
 nai.*

„ Il n'y a peut être au - dessus de ce vers
 „ que celui-ci de la Fontaine.

Plus d'amour , partant plus de joie.

Il pleurait Euridice & plein de ses attraits.

„ Plein de ses attraits , hémistiche d'opéra
 „ dévoué à la rime. Après ce qu'on vient
 „ de voir d'Orphée , il est bien utile d'a-

„ vertir qu'il est plein des attraits d'Eup
 „ ridice.

..... *Et leurs mains sanguinaires ;*
La nuit , à la faveur des mystères sacrés.

„ Quels mystères ? Le latin le dit , & il
 „ falait le dire après lui , de peur d'être
 „ obscur quand il est clair , d'autant plus
 „ qu'on n'a point nommé les Bacchantes ,
 „ & qu'on se borne à les appeller mille
 „ beautés.

Inter sacra deum , nocturnique orgia Bac-
chi.

„ Parmi les sacrifices , & les orgies noc-
 „ turnes. Remarquez que le traducteur pa-
 „ raphrase les endroits qui n'en ont pas
 „ besoin , & laisse deviner ce que Virgile
 „ explique.

Euridicen vox ipsa & frigida lingua ,
Ah ! miseram Euridicen anima fugiente vo-
cabat ,
Euridicen toto referebant flumine ripæ.

„ Il n'est personne , pour peu qu'il aime
 „ la belle poésie , qui ne sache ces vers si
 „ touchans à la fois & si poetiques. *Ovide*

„ qui les a voulu imiter, les a allongés à
 „ sa manière, a substitué l'esprit au sen-
 „ timent & les a tout-à-fait affoiblis : le
 „ nouveau traducteur les rend ainsi.

*Là sa langue glacée, & sa voix expirante ,
 Jusqu'au dernier soupir formant un faible
 son*

*D'Euridice en flottant , murmurait le doux
 nom ;*

*Euridice, o douleur ! touchés de son sup-
 plice ,*

Les échos répétaient , Euridice ! Euridice !

„ *Formant un faible son* & le vers fui-
 „ vant, sont un remplissage qui n'est point
 „ dans *Virgile*, & qui refroidit cet endroit.
 „ Le 3^e vers est d'une gêne & d'une dureté
 „ bien ridicule, lorsqu'il faut exprimer la
 „ tendresse. *O douleur !* ne signifie rien,
 „ en place de, *ah ! miseram Euridicen ! Tou-*
 „ *chés de son supplice, hémistiche superflu*
 „ pour rimer à *Euridice*. Il valait mieux
 „ chercher à traduire *toto flumine ripe*, &
 „ se passer des échos. On ne fait pourquoi
 „ les échos répètent deux fois *Euridice*,
 „ *Euridice* ; puisque le poète dit une seule
 „ fois *Euridice, o douleur !* l'écho devrait
 „ répéter seulement, *o douleur !* Voyez *Vir-*

„ *gile* : Il fait dire à la voix d'*Orphée*, *Ah!*
 „ *miseram Euridicen!* & l'écho, ne répète
 „ que le dernier mot *Euridicen*. Ces traits
 „ sont indispensables pour peindre fidèle-
 „ ment la nature.

„ Au reste, il faut remarquer que dans
 „ ce passage où le traducteur aurait dû em-
 „ ployer toutes ses forces pour approcher
 „ de *Virgile* le plus qu'il lui aurait été possi-
 „ ble, il n'a rien tiré de lui-même.

Jusqu'au dernier soupir formant un faible son
D'Euridice, en flottant, murmurait le doux
nom.

„ L'idée de ces vers, & jusqu'à l'inversion
 „ si barbare du second, est prise de ces deux
 „ de *Ségrais*,

Là roulant sur les flots, d'un lamentable ton
D'Euridice sa langue encor nommait le nom.

„ Roulant sur les flots, vaut mieux que
 „ flottant. Le doux nom qui finit si lourde-
 „ ment le second vers de *M. Delille*, est pris
 „ de *M. Dulard*.

Sa bouche prononçait le doux nom d'Euridice.

„ Les deux derniers vers de *M. Delille*,
 „ ont été faits sur ceux-ci de *Martin*.

*Son ame en s'enfuyant , d'une mourante voix ,
Appellait Euridice , Euridice ! Les bois ,
Les antres , les échos , touchés de son sup-
plice
Repondaient coup sur coup Euridice ! Eu-
ridice !*

„ On voit que les échos touchés de son
„ *supplice* & la répétition d'*Euridice* , *Eu-
„ ridice* , n'ont pas coûté grand effort d'i-
„ magination à M. *Delille*. Observez que
„ *Martin* en faisant répéter aux échos deux
„ fois *Euridice* , n'était pas tombé dans la
„ même faute que M. *Delille* , puisqu'il
„ avait fait dire également deux fois à *Or-
„ phée* le nom d'*Euridice* “.

Vous remarquerez que M. *Clément* a en-
cor fait une querelle sur la transposition que
M. *Delille* a jugé à propos de mettre dans
la comparaison de *qualis* , &c. J'appelle cela
une chicane oiseuse. M. *Clément* n'a pas
rendu justice à ce vers ,

Qui glissant dans son nid une furtive main.

Qui rend admirablement , *detraxit* , &
peint la chose au naturel. Je m'arrête , ce
serait une forte tâche que de faire la cri-
tique de la critique.

Vous en avez assez vu pour juger du goût
du censeur & de sa manière. Je vous ai pré-
venu , qu'elle était d'une franchise un peu

dure , je dirais même mal honnête , si je ne craignais d'encourir moi-même le reproche. J'aurais voulu que M. *Clément*, se fût abstenu de certaines épithètes méprisantes , qu'il eût été moins avare d'éloges, qu'il n'eût point accompagné d'un perfide *mais*, le peu qu'il semblait donner à contre-cœur ; il m'a paru enfin que quelques-unes de ses remarques à force d'être fines, étaient entortillées, que son imagination prévenue lui faisait tout voir couleur de rose dans *Virgile*, & feuille morte dans son interprète ; & qu'il aurait pu laisser au favant *Mathanasius* plusieurs notes dignes d'être mises à la suite du chef-d'œuvre d'un inconnu :

Cette critique toute amère qu'elle vous paraîtra , n'est que sucre & miel , au prix de celle qui suit sur le poème des Saisons de M. de St. *Lambert*. L'auteur s'en est donné à cœur-joye ; il ne s'est pas amusé à relever quelques défauts : il a été au fait , & à condamné tout d'un tems, le sujet, les détails, les pensées , & la poésie Si bien que la gloire littéraire de M. de St. *Lambert* s'est évaporée en fumée dans le creuset de M. *Clément*, & qu'il n'est resté que le *caput mortuum*, une matière inerte & de nulle valeur...

Je ne m'étonne plus si M. de St. *Lambert* était de si mauvaise humeur . . . On le ferait à moins . . . Je me mets à sa place , je me suppose un caractère aussi impatient à la censure,

qu'on dit être le sien , & je sens qu'en pareilles circonstances , j'aurais besoin de me faire tenir à quatre , pour ne pas invoquer contre mon adverfaire le fecours de tous les maux poffibles , comme la peste , la guerre , la famine , les lettres de cachet , & les faire fondre fur fa tête facrilège.

Figurez-vous qu'on a voulu me perfuader que cette édition avait été mitigée , & qu'il y avait beaucoup de cartons. *Malepefte !* ce doit être un rude homme que ce M. *Clément* , fi ce n'est là que son ftyle tempéré. Je le prie tres-fort d'être de mes amis , car je n'aimerais pas à jouer contre lui

Quoiqu'il en foit , voici un petit fommaire de la diatribe contre l'Académicien.

M. *Clément* commence par dire qu'il chanterait à tous ceux qui lui difaient que le poëme des faifons était admirable :

Mais je ne fais pourquoi je baille en le lifant.

Quelqu'un le piqua d'honneur , & le fomina de remonter à la fource de ces baillemens. Il s'arma de courage , avala un beau matin la medecine tout d'un trait , lut le poëme d'un bout à l'autre , & s'obferva enfuite , pour fe rendre compte des caufes de l'ennui qui l'avait accablé pendant cette pénible tâche. La première qu'il trouva fut prife dans le genre même. *La poëfie descriptive*, genre néé au gré de M. de St. Lambert , & que l'auteur prétend qu'il fallait laiffer

aux Anglais , & aux Allemands qui l'ont créé par un défaut de goût.

Les deux nations ne se loueront pas du compliment ; cela est tranchant. Je pense cependant qu'il y aurait quelque chose à objecter sur cette filiation de la poésie descriptive, que M. *Clément* fait descendre en droite ligne du goût dépravé. Les reproches qu'il fait à *Thompson*, & à M. *Gesner*, d'avoir abusé des talens qu'ils ont pour ce genre, est une preuve qu'il n'est pas mauvais ; l'abus suppose des bornes violées, en deçà desquelles était le bien. Le vice n'est donc pas dans la chose, mais dans l'abus qu'on en fait.

Je laisse à des plumes plus savantes & à de meilleurs champions, le soin de s'escrimer avec M. *Clément*, & de venger les poètes germaniques de l'accusation de *verve froide*, & de *gravité niaise*. J'invite cependant M. *Clément*, à lire dans l'original s'il fait l'allemand, *Klobstock*, *Haller*, *Hagedorn*, & ce même M. *Gesner* auquel il reproche de l'abus dans ses talens, il sera forcé de convenir, s'il est de bonne foi, que ces Messieurs ne sont rien moins que *froids* & *niais*.

Pour en revenir à la poésie descriptive & au poème des Saisons, M. *Clément* prétend qu'il est impossible de faire un poème régulier, par la raison qu'on ne peut *le faire avec unité*, qu'il ne peut être resserré dans un seul tableau, d'où il conclut qu'il est *bizarre* & *indigne du nom de poème*.

Pour justifier cet arrêt , M. *Clément* dit d'abord que les anciens n'avaient point pensé à ce genre ; en second lieu *que le poëme des Saisons contient quatre poëmes qui ne se tiennent par aucun fil , si bien qu'on peut placer l'un devant l'autre , le dernier devant le premier ;* ce qui est un vice essentiel. L'un & l'autre reproche ne me paraissent pas sans réplique ; je me suis déjà plaint dans cette lettre , de cette religion exclusive dont M. *Clément* est l'apôtre , qui prétend qu'il n'y a pas de salut en littérature hors de l'antiquité . . . A ce prix , il n'y aura plus d'invention ; il faudra conduire servilement son char dans la vieille ornière , ou courir risque d'être précipité du double mont. Le génie rejette ces conseils timides , qui ne tendent qu'à faire des hommes médiocres , de froids imitateurs.

Pourquoi le poëme des Saisons ne ferait-il lié par aucun fil ? J'en vois un certain. Les périodes de ce poëme sont distinctes & graduées. La naissance , l'accroissement , la maturité , le dépérissement , tel est l'abrégé des révolutions des saisons qui dépendent les unes des autres. Il serait absurde dans cette hypothèse de mettre *l'hiver* avant *le printemps*. M. de St. *Lambert* a lui-même marqué cet enchaînement des saisons , leur dépendance les unes des autres ; & il y a u i peu de mauvaise volonté à ne l'avoir pas remarqué.

Mais ce n'est pas par la bonne volonté que péchait le critique en épluchant ce poëme ; après avoir condamné le genre qu'il appelle *batard*, il ajoute que ce *sujet défectueux a été traité d'une manière encor plus défectueuse*, & c'est la seconde cause qu'il assigne à l'ennui inséparable de la lecture de cet ouvrage.

La monotonie la plus complete a présidé, dit-il, à la composition de ce poëme. Jamais M. de St. Lambert n'a su faire parler les bonnes gens champêtres qu'il mettait en scène ; c'est toujours lui qu'on trouve discourant, philosophant Ce reproche de philosophie donne sujet à l'auteur de faire une excursion sur la philosophie moderne, qu'il accuse *de corrompre le goût & de hâter la décadence des Lettres*. Il prétend qu'il n'y a pas de meilleurs philosophes que les poëtes anciens, témoin *Homère*. Mais la philosophie ancienne & la moderne ne se ressemblent en rien, ainsi que la poésie ? Car il n'y a plus de bons poëtes par tant plus de vrais philosophes.

Un autre reproche encor qui me paraît très-fondé, c'est l'oubli dans lequel M. de St. Lambert est tombé en ne parlant de la France qu'à la fin de son poëme. M. Clément lui demande *où sont vos saisons ? Est-ce en Europe, en Asie, en Afrique ?* Thompson qui a couru la même carrière, a parlé souvent & avec enthousiasme de l'Angleterre, sa

patrie. Vous vous attendez qu'on fait le parallèle des deux chantres des saisons. & que tout l'avantage demeure au poète Anglais qui a suppléé à l'insuffisance de son sujet par le nombre, le choix, & l'élévation de ses épisodes, ce que n'a pas fait M. de St. Lambert, qui s'est délayé dans le sien, n'a donné qu'un seul épisode un peu saillant, celui des corvées, encor faiblement écrit, & a toujours été traînant, toujours terre à terre, comme on peut le voir dans les argumens de ses chants, qui sont seuls une excellente critique de son ouvrage.

Encor si cela était racheté par le style; mais il faut que l'Auteur renonce selon le critique à toute prétention de ce côté-là, de grands mots en place de grandes images. Il ne sait ni saisir le sublime d'une chose, ni prêter aux petits objets ces graces & cette noblesse qui les relèvent, & qui leur donnent une importance poétique. Il peint les choses simples avec enflure, & tombe dans le ridicule & la bassesse. Il fait des vers de raison, source mortelle d'ennui pour l'homme de goût, jamais il ne présente une peinture ou une image qu'il ne fasse succéder des lieux communs de morale & de métaphysique, qui donnent à sa poësie une marche lourde, un air scholastique & pédantesque. Et comment lie-t-il ses froides déclamations? Par des oh! des ah! qu'il trouve par bonheur à chaque pas sous sa main. Ses rimes sont platement obligées, ses vers uniformes.

Qui a lu les quatre premiers a lu le reste; toujours les mêmes chûtes, ils sont tous enfilés deux-à-deux & apportent à l'oreille un bruit aussi importun que des gouttes d'eau qui tomberaient deux-à-deux dans un bassin d'argent. Cet ouvrage enfin tant préconisé, qu'on disait réunir toutes les perfections, n'a atteint selon le critique que celle de la monotonie & de l'ennui.

Hé bien, que dites-vous de cette bordée? Cela s'appelle-t-il ajuster son homme? Vous avez remarqué, j'espère, que je me suis servi du texte littéral du critique, & que tous les mots sacramentaux sont de lui. . . . Que faites-vous? Vous jetez les Saisons au feu. . . Arrêtez, arrêtez. . . Tout n'est pas évangile. M. *Clément* a cavé au plus fort; il faut en rabattre quelque chose. Je suis pour l'acheteur comme pour le vendeur. La majeure partie des observations est juste, mais refuser tout mérite au poème, est abuser de la permission. Voulez-vous faire votre paix avec lui? Relisez seulement la description de l'orage que M. *Clément* appelle une histoire. . . Je suis bien-aîsé de vous la remettre sous les yeux.

*On voit à l'horison de deux points opposés,
Des nuages monter dans les airs embrasés :
On les voit s'épaissir, s'élever & s'étendre.*

D'un tonnerre éloigné le bruit s'est fait entendre ,

Les flots en ont frémi , l'air en est ébranlé :

Et le long du vallon le feuillage a tremblé.

Le monts ont prolongé le lugubre murmure ,

Dont le son lent & sourd attriste la nature.

Il succède à ce bruit un calme plein d'horreur ,

Et la terre en silence attend dans la terreur ,

Des monts & des rochers le vaste amphithéâtre ;

Disparaît tout-à-coup sous un voile grisâtre ,

Le nuage élargi les couvre de ses flancs ;

Il pèse sur les airs tranquilles & brûlans.

Mais des traits enflammés ont sillonné la nue ,

Et la foudre en grondant , roule dans l'étendue.

Elle redouble , vole , éclate dans les airs ;

Leur nuit est plus profonde , & de vastes éclairs

En font sortir sans cesse , un jour pâle & livide ;

Du couchant enflammé s'élance un vent rapide.

Il tourne sur la plaine , & rasant les sillons ;

Il roule un sable noir , qu'il pousse en tourbillons.

Ce nuage nouveau , ce torrent de poussière ,

*Droble à la campagne un reste de lumière :
La peur, l'airain sournt, dans les temples
sacrés,*

*Font entrer à grands flots, les peuples égarés.
Grand Dieu ' vois a tes pieds leur foule conf-
ternée*

*Te demander le prix des travaux de l'année.
Hélas ' d'un ciel en feu les globules glacés,
Terrassent en tombant les épis renversés.*

*Le tonnerre & les vents déchirent les nuages;
Les ruisseaux en torrens dévastent leurs ri-
vages.*

*O récolte ' ô moisson ' tout périt sans retour:
L'ouvrage de l'année est détruit dans un jour.
Il n'est plus de bonheur, l'espérance est perdue,
Des femmes, des vieillards les cris percent
la nue,*

*Le hameau retentit d'horribles hurlemens,
Les vents à ces clameurs, mêlent leurs siffle-
mens.*

*Les cris des animaux & ceux du tonnerre,
Ce fracas répété du ciel & de la terre,
Ces ravages, la nuit, la tempête en fureur,
Tout inspire à la fois l'épouvante & l'hor-
reur.*

Vous

Vous conviendrez que cette histoire, si
 & en est une, est écrite avec tant de cha-
 leur, qu'on peut dire avec justice qu'elle
 fait tableau. M. *Clément* prétend que le
 poète a tout dit, qu'il a rempli les oreilles,
 & rien de plus. Il demande aux lecteurs,
 quel trait les a le plus frappé? Et il prend la
 peine de répondre pour eux, *qu'on ne s'est*
arrêté nulle part, qu'on n'a été ému dans au-
cun endroit.... Je demande pardon à M.
Clément. Je me suis arrêté moi à ces deux
 vers-ci :

*Des monts & des rochers le vaste amphi-
 théâtre*

*Disparaît tout-à-coup sur un voile gri-
 sâtre,*

qui sont pittoresques, & à cet autre encor,

*Il pèse (le nuage) sur les airs tranquilles
 & brûlans,*

qui est du plus grand effet, & de la plus
 grande vérité. J'ai été ému à ce tableau :

*Grand Dieu! vois à tes pieds leur foule
 consternée*

*Te demander le prix des travaux de l'an-
 née.*

J'ai partagé les alarmes de ces bons villageois. J'ai tremblé que leurs moissons ne fussent perdues, leurs vignes grêlées. M. *Clément* va chercher *Virgile* pour l'opposer à M. de *S. Lambert* ; vraiment c'est bien le moyen de nuire à ce dernier. Un homme de cinq pieds six pouces est un homme d'une belle taille ; mais si , pour le mesurer, vous le mettez à côté d'un géant qui en aura dix, il paraîtra un nain.

M. *Clément* passe aux notes de M. de *S. Lambert* ; il leur rend justice & dit qu'elles sont très-bien écrites. Il y en a deux ou trois littéraires , une sur l'opéra *très-sensée* ; une sur *Molière* , assez commune , & la troisième sur *Corneille* & *Racine* qui contient la plus grande hérésie qu'on puisse avancer au *Parnasse*. Il est inutile de vous dire que c'est celle où M. de *S. Lambert* a donné le sceptre dramatique à M. de *Voltaire*, au préjudice de *Corneille* & de *Racine* ses aînés. M. *Clément* réfute toutes les assertions laconiques & magistrales de M. de *S. Lambert*, sur cet objet. J'ai été fâché de lire cette phrase du Critique : *Jocaste débite des maximes contre les prêtres , Zaire sur la loi naturelle , & Alzire sur le suicide*. Je n'aime pas ces levées de boucliers monachales. *Jocaste* parle contre les fanatiques , & c'est bien fait de les démasquer, fussent-ils revêtus des vêtemens sacrés ; car ils n'en font

que plus à craindre sous cette enveloppe. La religion est représentée sous les traits les plus sublimes & les plus touchans dans *Zaïre* & dans *Alzire*. C'est manquer à la vérité que de vouloir insinuer qu'elles contiennent des principes peu orthodoxes. M. Clément est tombé dans le défaut contraire à M. de S. Lambert; l'un a trop élevé son idole, l'autre a voulu la mettre trop bas.

*Neutram flecte viam, medio tutissimus
ibis.*

Les gens sensés laisseront à la postérité le soin d'assigner les rangs que chacun de ces grands hommes doit occuper au Parnasse. L'homme raisonnable rend justice à tous les talens, sans en déprimer aucun. Si une analogie plus particulière, des rapports plus immédiats lui font préférer les ouvrages des uns aux autres; il se contente de le penser, sans avoir la manie de faire des prosélytes. Il ne dira donc pas: *Écoutez tous! je vais vous dire tout haut, ce que chacun se dit à l'oreille.* Il laissera ces rivaux qui ont illustré la scène, chacun en leur place. Il ne cherchera pas à masquer M. de Crébillon dans la sienne; car c'est, comme l'a très-bien dit M. Clément, *un de nos poètes dramatiques*; & c'est avec justice

qu'il reproche à *M. de S. Lambert* l'oubli affecté, dans lequel il est tombé pour ce grand homme.

C'est ainsi, Monsieur, que *M. Clément* a apprécié les deux ouvrages de *M. Delille* & de *M. de S. Lambert*, dont la célébrité méritait un critique aussi éclairé, aussi intelligent, mais un peu moins partial & moins bilieux. Le zèle de l'antiquité l'a trop dévoré, & il s'est trop laissé dominer par une indignation qu'il ne fait pas toujours partager à ses lecteurs.

Je m'étendrai un peu moins sur les notes des autres poèmes. *M. Clément* observe, que celui de la déclamation était plutôt la matière d'un traité curieux, que d'un poème intéressant. Il trouve que *M. Dorat* n'a fait que commenter & affaiblir *Boileau* dans ses deux premiers chants : Il rejette comme hors d'œuvres les deux derniers, sur l'opéra & la danse, qui sortaient entièrement de son sujet : Il reproche à ce poète d'avoir encensé une foule d'actrices, dont les talens médiocres ne méritaient pas cette distinction ; ce qui donne à son poème l'air d'avoir été composé plutôt en l'honneur de ces dames, que pour l'instruction du public & la gloire de l'auteur : Il aurait souhaité qu'il eût consulté plus souvent l'excellent livre de *M. Remond de S. Albine*, intitulé *le Comédien*, qu'il eût un peu plus chatié son stile,

travaillé ses vers, dont il relève plusieurs fautes avec beaucoup de sévérité : Il se plaint des expressions *précieuses*, *entortillées* que M. Dorat semble avoir affecté. En effet, il a adopté un jargon qui peut être délicieux dans les sociétés de nos jolies femmes, mais qui fatigue le lecteur raisonnable . . . Tout passe . . . & j'espère que ce goût dépravé lui passera. Car enfin, ce n'est pas un madrigal *troussé pour les jolis petits nez, qu'il détourne si agréablement d'aller habiter les déserts*, qui le fera recevoir à l'Académie Française, pour laquelle il s'est fait inscrire. Il faut quelque chose de plus sérieux. Je le crois très-fort en état d'élever son stile. Je remarque qu'en parlant de lui, on dit *c'est un joli auteur*. Cet éloge *est trop colifichet* pour un homme qui veut avoir un quarantième dans la gloire dont Phœbus a fait le fond pour notre Académie.

La troisième lettre de M. Clément roule sur les différens poèmes qui ont été faits sur la peinture. „ Le premier en latin, de „ *Dufrénoy*, peintre médiocre, poète sec „ & froid, mais d'un goût sain & sévère, „ a été amplifié élégamment cent ans après, „ par M. l'Abbé de Marfy. Celui-ci a su „ rendre la lecture moins difficile en écartant les principes qui tiennent au mécanisme de la peinture ; mais il n'a point fait

„ de poëme proprement dit. Son stile est
 „ trop chargé d'ornemens ambitieux, son é-
 „ légance trop pompeuse, ses fleurs trop re-
 „ cherchées. Il l'a emprunté de tous les poë-
 „ tes latins : ce sont des membres de vers
 „ pris çà & là dans *Virgile*, *Ovide*, *Horace*
 „ &c. En rendant à chacun ce qui lui apar-
 „ tient, il ne lui restera que deux ou trois
 „ tirades ampoulées, une centaine tout-au-
 „ plus de vers assez beaux, mais sans carac-
 „ tères, qui figureraient mieux dans une
 „ déclamation de collègue que dans un poe-
 „ me didactique.”

M. *Watelet* semble s'être formé sur *Du-
frénoy*. Il s'est étendu sur la partie la moins
 agréable, la partie *technique*; mais il n'a
 pas su, comme lui, assaisonner ses leçons
 de ce sel piquant qui les fait retenir. Son
 stile est faible; nulle verve, nulle force,
 des idées communes revêtues de couleurs
 vulgaires. Une prose soutenue & bien foi-
 gnée eût été lue avec plus de plaisir.

M. *Lemierre* a marché sur les traces de
 M. l'*Abbé de Marfy*; mais il s'est trop af-
 fervi à son plan & à sa marche: Il l'a trop
 imité dans ses déclamations, trop négligé
 sur-tout les graces & la correction du stile.
 Cependant son ouvrage, au gré même du
 critique, n'est pas sans mérite, & il y a
 plusieurs morceaux qui ne demandent
 qu'à être polis par le goût pour être par-

faits. Il en cite même *auxquels il ne manque absolument rien, & qui font souhaiter que le poëte eût tout écrit avec le même goût & le même esprit.* Vous ferez étonné après ces aveux qui ne font pas mandiés, d'entendre M. Clément conseiller à M. Lemierre, *de remettre à la lime son poëme trop raboteux, d'en polir long-tems le jule & la versification.* „ Puisqu'il n'a pas voulu, dit-il, „ faire un art de peindre, où fussent ren- „ fermées toutes les règles particulieres & „ mécaniques de cet art, je lui conseil- „ lerais encor d'ôter le peu qu'il en a mis, „ & qu'il est impossible de rendre par des „ vers élégans & harmonieux. Le mal ne „ sera pas grand que ses vers n'apprennent „ rien aux élèves de la peinture, pourvû „ qu'ils soient lus & estimés des gens de „ goût.

„ Je lui répéterai donc de mettre p'us de „ variété dans son poëme, d'y semer plus „ de sel & de traits de critique, de perfec- „ tionner lentement les beaux morceaux „ qu'il a ébauchés, de refondre entiere- „ ment ceux qu'il a manqués, de songer „ que la correction est indispensable dans „ un ouvrage de ce genre, & que sans elle „ la verve & la chaleur sont sujettes à des „ écarts qui mènent au ridicule.

„ Tout cela n'est rien encor, s'il n'est

„ pas possible que M. *Lemierre* se fasse une
 „ oreille difficile pour l'harmonie ; car

*Le vers le mieux rempli, la plus noble
 pensée*

*Ne peut plaire à l'esprit, quand l'oreille
 est blessée.*

„ Mais si la dureté qu'il met dans ses
 „ vers, n'est pas un défaut incurable, &
 „ s'il parvient à distinguer le stile de *Chaplain*
 „ de celui de *Racine*, je crois qu'avec
 „ le tems, des conseils éclairés & les con-
 „ ditions que je viens de lui proposer, il
 „ peut donner à la nation, non pas un
 „ poeme parfait sur l'art de peindre, mais
 „ un poeme agréable, qu'on lirait quel-
 „ quefois apres l'art poetique ; ne fut-ce
 „ que pour en faire la comparaison, & dé-
 „ velopper par elle ce précepte d'*Horace* :
 „ *Ut pictura poësis erit.* ”

Vous attendiez-vous à cette chute?...
 Travaillez - donc, M. *Lemierre*, rabotez,
 limez, pour être lu *quelquefois*. En vérité
 c'est se moquer. Je suis plus juste, & je
 dis à M. *Lemierre*, votre poeme sera lu
quelquefois, si vous le laissez tel qu'il est,
 car il contient des détails admirables ; mais
 voulez-vous en faire un ouvrage excellent ?
 Suivez les conseils de M. *Clément*, & vous
 serez lu souvent, & votre poeme vous ren-
 dra *immortel*, & vous pourrez sans vanité

suivre alors le conseil de votre ami M. D. *anticiper sur votre gloire future, & prendre quelque chose à compte sur votre immortalité*, en dépit de la critique, des envieux & des jaloux.

N'êtes-vous pas de mon avis? Je n'ai jamais vu d'homme plus difficile que ce M. Clément avec son antiquité. Il a bien fait d'autres chicanes à M. Lemierre sur son sujet, sur ce qu'il avait avancé qu'il était plus riche que l'art poétique. Mais ces détails nous conduiraient trop loin. Il finit ses observations par une belle phrase :

La critique est aisée, mais l'art est difficile.

Il prouve que la saine critique n'est pas si facile qu'on le pense. Suit une énumération pathétique de tous les chagrins, les revers auxquels un critique doit s'attendre. *Il se verra en butte aux traits de la populace effrenée des sots.* Tous les honneurs littéraires lui seront refusés. Les Académies se fermeront devant lui, & il fera trop heureux s'il lui est permis de se moquer librement de ses ennemis. Malgré ses épines cet état a ses roses. L'homme de goût qui l'a embrassé, jouit d'avance du plaisir certain, *que la postérité prendra son témoignage pour juger son siècle, comme*

l'autorité de Quintilien dépose encor aujourd'hui contre le siècle des Lucains.

Si bien donc, que s'il me prenait fantaisie de grossir la foule des prétendans au fauteuil académique, je ferais exclu *ipso facto*, parce que je me suis avisé de vous écrire mon avis sur quelques ouvrages courans... Diable!.... Cela mérite réflexion.... Je n'aurais pour comble de disgrâce qu'à ne pas être pris pour un *Quintilien* par la postérité... Je serais bien loti. Ce n'est pas que je craigne pour cette fois-ci; je ne me suis pas mis sur les rangs... La presse est trop forte pour espérer de percer: mais dans une autre occasion cela ferait faute... Car enfin, on peut sans vanité avoir des prétentions... J'en vois tant d'autres qui... Quoiqu'il en soit, on dit qu'ils feront bien attrapés, qu'on nommera des grands Seigneurs, des Prélats. Vous verrez qu'ils feront de cette Académie un *Chapitre d'Allemagne*, & qu'il faudra faire des preuves de noblesse pour y entrer... C'est très-bien de nommer des personnes qui par leur naissance, leur rang, & leur dignité, donnent un appui & un certain éclat aux gens-de-lettres qui ont l'honneur d'être leurs camarades. Mais il y a un milieu en tout; la dernière nomination, c'a été un homme de la cour, & tout le monde a applaudi au choix de M. l'*Archevêque de Toulouse*. C'est à présent le tour

des gens de la ville... Nous verrons quels feront les élus... On dit les électeurs fort embarrassés... Ne croyez pas que ce soit par le mérite des concurrens, mais par leurs recommandations. En parlant d'un candidat, on ne dit plus M. un tel, qui a fait tel ouvrage de génie;... mais M. un tel, qui est protégé par M. le Prince un tel, par M. le Duc, par Mme. la Duchesse une telle.... Et voilà comme tout se fait par compères & par comères... Or fus, travaillez, pauvres auteurs; mais souvenez-vous qu'il s'agit moins de faire de bons ouvrages que d'être protégés par quelque personne puissante, & qui ait du crédit.

Crédit ou non, je donne ma voix à M. *Lemierre*, & je vois avec plaisir que le public est de mon avis, ou plutôt que je suis de l'avis du public. Je veux mourir si je le connais, mais il faut être juste. C'est un homme qui a fait plusieurs tragédies qui ont eu du succès. Son poème de la peinture est un titre réel; c'est un ouvrage de mérite, quoiqu'il ne soit pas sans défauts. Ajoutez qu'il n'y a qu'une voix sur les qualités de son cœur, & qu'il est très-rare de les voir alliées à celles de l'esprit, par la règle qui dit, *concordia rara sororum*.

Après lui, je ne vois pas qui je nommerais. M. *Delille* a des droits. Pour les au-

tres, je ne connais pas assez leurs ouvrages : M. *de la Place* a travaillé au *Mercure* & a fait des traductions Anglaïses & des romans estimés. M. *Dorat* s'est mis aussi sur les rangs ; mais ses poésies sur feuilles volantes n'ont pas assez de poids, *autant en emporte le vent...* Il y a un M. l'Abbé *le Blanc*, qui est venu je ne fais d'où , & qui a fait je ne fais quoi. Je me souviens bien que tout petit on m'endormait avec des *lettres sur les Anglais par un M. l'Abbé le Blanc*. Je ne vous dis pas au moins , que c'est le même. Je ferais fâché de le calomnier & de le charger d'un mauvais ouvrage.

J'oubliais M. *Sedaine* qui a frappé un premier coup à la porte de l'immortalité ; mais il faudra bien qu'il en frappe trois avant que cela fasse *effet*. On dit qu'il a prié ces Messieurs de ne pas lire ses ouvrages , mais de venir les voir jouer aux Français & aux Italiens ; cela n'est pas mal-adroit de sa part.

Vraiment , je ne vous dis pas celui qui dame le pion aux autres , un certain M. *Gaillard* , qu'on prétend avoir les espérances les plus fondées. Vous me demanderez , peut-être , qui c'est que ce M. *Gaillard* ? J'ai fait la même question que vous ; car je n'avais pas l'honneur de le connaître , & on m'a répondu que c'était un auteur qui avait fait des histoires & qui était de l'Académie des Belles-Lettres. Mais pourquoi le rece-

voir de l'Académie Française, s'il est de celle-là ? Hé bien ! j'ai dit encor comme vous. On dirait que nous nous sommes donné le mot . . . C'est une injustice : vous êtes d'une telle Académie, vous voilà décoré, tenez-vous y, & laissez la place à un autre . . . Savez-vous ce qu'il arrive ? C'est qu'il l'emportera sur les autres, précisément par la raison qui devrait l'en exclure. Il se trouve qu'il y a neuf de ces Messieurs qui sont aussi membres de l'Académie des Belles-Lettres, & c'est autant de voix dont il est assuré. C'est un abus, n'est-ce pas ? Ah ! on ferait un beau livre de tous ceux qui sont à réformer. Les autres compétiteurs crient contre avec justice. M. *de la Harpe*, par exemple, n'en est pas trop content. Cela le rejette aux kalendes grecques ; car il avait aussi des espérances. On lui avait un peu reproché son *Suétone*, qu'il a mal fait de faire paraître si vite. Je voulais vous dire un mot de cette traduction, mais je suis encor à la préface qui est mortellement longue, surtout quand il raconte ses démêlés avec M. *Linguet*. J'ai parcouru çà & là quelques endroits ; je n'ai pas trouvé que cela fut aussi bien que le *Mercur*e l'avait annoncé, ni aussi mal qu'il a été dit dans l'Année Littéraire. On dit qu'il va paraître une critique in-folio de cet ouvrage. Il a beaucoup d'ennemis, ce M. *de la Harpe*. Je se-

rais tenté d'induire de là qu'il a du mérite. Mais en a-t-il assez pour être fait Académicien? C'est ce qui reste à savoir. Après tout, autant lui qu'un autre; que M. l'Abbé *Aubert*, par exemple, qui a fait des fables, mais qui ne supporterait pas d'être à côté de celles de M. le Duc de Nivernois. On dit cependant qu'il a de l'esprit. À la suite des critiques de M. *Clément*, on a inféré celle du poème de *Pfiché* de ce même M. l'Abbé *Aubert*, faite par une autre main. Tout ce que j'en ai retenu, c'est que M. l'Abbé *Aubert*, *Pfiché* & la défense de son poème se trouvaient à *Paris, chez Moutard, Quai des Augustins*.

Je ne vous ai nommé qu'une partie des aspirans; il en est beaucoup d'autres. J'ai été étonné de ne pas voir parmi eux MM. *d'Arnaud* & *Colardeau*. *Præfulgebant Brutus & Cassius eo ipso quod ibi non erant*. Je ne fais pourquoi ils ont eu la modestie de s'en exclure. Ils en valaient bien d'autres. L'auteur de *Comminge*, d'*Euphémie*, de *Fayel* & de plusieurs ouvrages en prose tiendrait très-bien son coin à la table verte, autour de laquelle s'afféyent les quarante immortels. M. *Colardeau* a beaucoup de génie; c'est sans contredit un de nos meilleurs versificateurs: un peu paresseux, c'est le reproche que lui fait le public, & il doit en être flatté. Il en est tant qu'on prierait

si volontiers de se taire, & qui sont si féconds & si diligens ! Enfin nous saurons dans peu quels seront les prédestinés. Le plus embarrassé est celui qui tient la queue de la poêle, dit M. l'Abbé de Voisenon, dans le mois duquel ses trois confreres sont morts ; ce qui le met dans l'obligation de faire trois discours & de payer trois louis. Je ne suis pas en peine pour lui ; vous verrez qu'il vous fera trois petits discours bien troussés, bien jolis. C'est bien le plus aimable Epicurien, sauf le respect dû à son caractère d'Abbé... Il n'est pas gras comme un Chanoine, mais il est d'une gaieté, d'une insouciance qui enchante & qui fait les délices de toutes les sociétés qu'il fréquente. Je vous rendrai compte de tout cela dans le tems.

En attendant, pour ne pas vous ennuyer, venez avec moi à l'opéra. On donne *Hymène & Ismenias*... & un ballet... Ah ! un ballet... Je ne fais comment vous dire... il faudra que j'emprunte quelques superlatifs au *Mercur*, pour vous en parler dignement. C'est un chef-d'œuvre d'exécution, non pas seulement pour les pas, mais pour les expressions du visage... La scène est en Colchide. si je me trompe, le héros est M. *Vespris*, Jason perfide envers Mlle. *Alard*, *Medée*, pour les beaux yeux de Mlle. *Guimard*, *Creuse*... Vous vous rappelez la vengeance horrible que cette

habiliſſime forcière exerça contre ſon infidèle. Vous n'avez jamais rien vu d'auffi parfaitement rendu que les différens caractères de ces perſonnages. Mlle. *Arnoud* n'eût pas mieux repréſenté les agaceries, le triomphe, & la mort de l'infortunée Princeſſe, que Mlle. *Guimard* ne l'a fait. Mlle. *Allard* a fait frémir en exprimant les fureurs jalouſes de *Médée*, & M. *Vestris* a été auſſi pathétique & auſſi ſupérieur dans le rôle de *Jafon*, qu'il l'eſt, quand ſurmonté d'un grand panache, il vient faire l'entrechat à fix au milieu de cinquante danſeurs & danſeuſes qui ployent & balancent autour de lui. Je le répète, c'eſt une ſuite de tableaux de la plus grande vérité. L'enchantement dure 17 minutes . . . & vous n'avez pas le tems de reſpirer . . . Il eſt vrai que vous êtes à votre aïſe quand l'opéra continue. Il eſt arrivé à tous les ſpectateurs, au ſujet de cet opéra, ce qui m'arrive à moi en vous en rendant compte. Je me ſuis épuifé en éloges pour le ballet, & je me trouve à ſec pour le drame & la muſique, qui ne ſont cependant pas ſans mérite l'un & l'autre. Les paroles ſont de M. *Laujeon*, qui (par paranthèſe veut auſſi être de l'académie) & qui a fait de très-jolies choſes, entr'autres un opéra charmant dont j'ai le nom ſur le bout de la langue; & la muſique par M. *de la Borde*, zélateur, amateur
des

des talens. L'un & l'autre ont été éclipsés par cet intermède de danse, qui vient là comme à peu près les fleuves, les plaisirs, les jeux, les quatre parties du monde viennent à la fin de chaque acte d'opéra. La prêtresse de l'indifférence dit à Ismène : „ Ma chère amie, n'aimez pas, car cela fait *bobo*, & pour vous le prouver, je m'en vais vous faire retracer les malheurs de l'amour. ” Et voilà qu'on représente sous ses yeux la tant déplorable aventure de *Creuse* & de *Jason*. Ce n'est pas comme cela qu'il fallait dire & faire : J'aurais, moi, voulu qu'on eût appelé toutes les amantes malheureuses pour venir danser une gigue devant Mlle. Ismène, & peindre par différentes attitudes les tourmens qu'elles ont éprouvé. Vous auriez vu sautiller *Creuse*, *Thisbé*, *Phèdre* & *Didon*. Après quatre ou cinq ronds, ces dames se fussent enallées, & je n'eusse pas été distrait, & je ne me serais pas dégouté, pour un instant de plaisir, de tout l'opéra qui dure deux heures & demie. Un beau jeudi, on eût pu nous régaler de l'épisode intéressant de *Médée* avec deux petits actes. Cela eût fait beaucoup de plaisir & n'eût nui à personne, au lieu qu'on dit pis que pendre de ce pauvre opéra.... Les goguenards se sont divertis : on a fait une estampe qui représente MM. *Laujeon* & *Laborde*, clopinans sur le théâtre de

l'opéra & se soutenant sur un *balai*. Ce calambour a pris faveur, & il a été décidé à la pluralité des éclats de rire, que sans ce *balai* ces Messieurs eussent fait une chute complète.

Bien eût pris à M. Collé d'en avoir un pareil pour la veuve d'Angleterre, qui s'est cassé le nez tout-à-plat, ces jours passés aux Français. J'ai été tout stupéfait de la chute de cette pièce, pour laquelle j'avais la plus grande estime sur la parole, sur le nom de l'Auteur. Je comptais qu'elle irait aux nues. Rien moins que cela. Elle ne s'est pas élevée un seul instant. . . Il fallait que M. Collé fut en mauvaise veine ce jour-là; car il a fait la partie de *chasse d'Henri-Quatre* & plusieurs pièces pour les théâtres de société qui ont eu beaucoup de succès à Pantin & dans les environs. Vous observerez que l'année n'a pas été heureuse pour les veuves. En voilà trois qui n'ont pas fait fortune. . . Préparez vos grands mouchoirs, nous aurons incessamment du pathétique, du touchant, du *lacrimateur*: on va donner le *Fabriquant de Londres*, de la fabrique de M. Fenouillot de Falbairé. On m'a dit tout plein de choses sur cette pièce; mais je veux vous laisser le plaisir de la surprise. . . Je ne vous menerai pas aux Italiens; il n'y a rien de nouveau. On y donne toujours les *deux avarés*, avec les corrections

& les foustractions, que l'auteur a jugé convenables. Les paroles se sauvent à l'aide de la musique, & la pièce a déjà eu dix ou onze représentations. Vous savez ce que je vous en ai dit dans le tems. J'ai remarqué que le lendemain de cet opéra-comique, on donnait toujours *les grands voleurs*, pièce italienne. J'ai cru un instant que c'était une épigramme de l'affiche, qui en attendant les grands, annonçait les petits.

Si vous étiez un homme pieux, j'achèterais les cantiques spirituels de M. l'Abbé de la Belouse, sur les plus beaux airs de l'opéra-comique... Voilà ce qui s'appelle attraper le diable & l'asperger d'eau bénite..... Je crains cependant l'abus des choses saintes. Quelque mécréant tournera en ridicule ce pieux emploi, & chantera un couplet profane & un sacré..... J'aimerais à voir quelles paroles il aura mis sur le vau-deville, *travaillez, travaillez, bon tonnelier*. Je crois que l'intention de M. l'Abbé de la Belouse a été très-bonne, très-louable; mais j'appelle l'exécution une dévotion extravagante, dont ses amis eussent fait sagement de le détourner.

Puisque je suis sur le chapitre des gens d'église, il faut que je vous dise, pour vous édifier, un mot d'une pièce de vers qui a été faite en l'honneur d'un nouveau

curé de saint Jacques-la-Boucherie. Je suis bien-aîsé de vous faire voir que je ne retiens pas seulement ces vers qu'on fait pour mesdemoiselles de l'opéra. Voici le début du poëte.

*Se plaindra-t-on toujours que les vertus modestes ,
Dans ce siècle de fer, ne sont point en honneur,
Que pour le méchant seul, les puissances célestes ,
Èlèvent ici bas le temple du bonheur.*

Et puis il raconte qu'on a fait M. M.
Pasteur des ouailles de St. Jacques-la-Boucherie. Ce M. M. *autem*, est un très-digne prêtre qui réunit toutes les vertus de son état . . . J'ai lu avec plaisir la strophe suivante,

*Divine charité, vertu douce & paisible ,
Quand tes liens chéris uniront les mortels.
L'hypocrite au cœur faux , au poignard invifible
N'ira plus t'en percer jusques sur les Autels.*

Cette image est très-belle. . . La promotion d'un curé de Paris n'est pas une chose fort intéressante pour vous, habitans des Alpes, qui faites bande à part avec nous autres mcu-

tons catholiques. Mais le bon est bon en tout genre, il n'y a que ces *cantiques spirituels de M. l'Abbé de la Belouse*, sur les airs de l'opéra-comique, auxquels je ne me ferai jamais.

Tenez, voilà d'autres vers qui ont été faits sur un homme un peu plus connu, & plus intéressant. Ce sont deux quatrains, en l'honneur de *M. le Duc de Choiseul*. Le premier, pour être mis au bas de son portrait.

*Dans ses traités & dans sa vie ,
Régna-la droiture & l'honneur.
L'Europe connût son génie ,
Et les infortunés , son cœur.*

Et ceux-ci.

*Comme tout autre , étant en place ,
Il dut avoir des ennemis ;
Comme nul autre en sa disgrâce ,
Il s'acquit de nouveaux amis.*

Vous comprenez que ces derniers sont postérieurs au 23 Décembre. Ils font honneur au poète qui a réuni en ces quatre vers la simplicité, l'élégance & la vérité — Vous les trouvez courts, c'est comme toutes les bonnes choses. En voici d'un peu plus longs. C'est la réponse des chevaux, à la requête

394 JOURNAL HELVÉTIQUE

des ânes; que je vous ai envoyé dans ma dernière lettre. Il a bien falu épuiser cette plianterie. Vous trouverez à travers les broussailles quelques endroits heureux.

*Digne héritière des héros ,
Qui de l'Autriche ont fait la gloire ;
Et que nos pareils sur leurs dos ,
Ont tant de fois conduits a la victoire,
Vous dont la naïve beauté
Est la moins belle qualité ,
Princesse plus auguste & plus charmante
encore ,
Que Vienne idolâtrait , & que la France
adore,
Nous espérons que nos nobles travaux
Vous rendront attentifs à cette humble requête.
Vous ne permettrez pas qu'un écrit mal-
honnête
Immole impunément l'honneur de vos chevaux,
Aux intérêts de la plus sotte bête.
Oui , nous osons penser que le moindre bidet
Est plus grand à vos yeux que le plus fier
baudet.
Nous n'irons pas , o digne Princesse !*

Compter ici nos titres de noblesse ,
 Ni des d'Hoziers empruntant les crayons ,
 Vous tracer l'intervalle immense ,
 Qui de tout tems sépara notre engeance.
 Du stupide animal qui broute le chardon.
 La prééminence est trop claire.
 Il ne faut en cette matière
 Qu'écouter le bon sens , & M. de Buffon.
 C'est bien aux ânes à se plaindre ,
 De l'instabilité des faveurs de la Cour.
 Hélas ! ils sont bien sots de craindre
 D'être à-jamais bannis de ce brillant séjour.
 Nous leur garentissons , & sans en rien ra-
 battre ,
 Qu'il en restera plus de quatre.
 Mais affecter la folle ambition
 De porter constamment sur une ignoble échite,
 Les graces , les appais d'une telle Dauphine ,
 C'est un trait de présomption ,
 Dont le mépris sans doute est la punition.
 En vain de mille gentilleses ,
 A-t-on semé leurs beaux discours.
 Le style en est léger , ils n'en sont pas moins
 lourds.
 En comptant au public vos faveurs , vos ca-
 resses ;

*Ils prouvent seulement l'excès de vos bontés.
Ainsi quand la grandeur trop se familiarise
Avec les fots , ils sont bientôt gâtes.*

*Leur audace les autorise ,
L'orgueil naquit de la betise.*

*Non , non Princesse , il ne sied qu'aux che-
vaux*

*De trainer , de porter les enfans des Héros.
Le cheval est l'ami des suppôts de Bellone ;
C'est le courrier brillant de la fiere Amazone.
Celle qui vous donna le jour.*

*Politique profonde , intrépide guerrière ,
Serait-elle des siens , & de l'Europe entière ,
L'admiration & l'amour ,*

*Si préférant ces animaux profânes ,
Sa Majesté n'eût monté que des ânes ?*

*Quand votre auguste epoux , sur un cheval
fougueux ,*

*Fera graver son nom au temple de Mémoire ,
Il paraîtra digne de ses ayeux.*

*Si vous tremblez alors pour ses jours précieux ,
Vous jouirez aussi de sa victoire.*

*L'amour sera payé par les mains de la gloire.
Terminez donc d'un mot nos scandaleux dé-
bats.*

Que dans leur orgueilleux délire ,

*Nos indignes rivaux rechargés de leur bats ,
 Se démenent pour s'introduire
 Parmi les jolis magistrats ,
 Parmi les docteurs & les moines ,
 Dans les chapitres des chanoines ,
 Ou chez les élégans prélats :
 Là nous leur céderons le pas.
 Mais leur disgrâce ici n'est jamais assez
 prompte.
 Des cours les ânes sont la honte.
 Depuis l'histoire de Midas ,
 Ils auront beau levant la crête ,
 Se targuer du ton séducteur
 Qu'on admire dans leur requête ,
 Il est visible à tout lecteur
 Que leur esprit est dans la tête
 De leur charitable orateur.
 Mais le plus beau vernis ne fait rien à la
 chose ,
 L'esprit & l'avocat ne changent point la
 cause.
 N'est-ce pas encor un travers
 D'avoir osé vous adresser des vers ?
 Ce n'est pas d'aujourd'hui sans doute
 Qu'on a vu des ânes rimer ;
 Mais du Parnasse ils ignorent la route ,*

*Et c'est un droit qu'ici nous pouvons réclamer ,
Car des Heros rimeurs la monture ordi-
naire*

Est Pégase notre confrère.

Concluons donc que de votre équité

Leur fol espoir doit être rejeté.

Reléguez les, Princesse, aux moulins d'Arcadie.

Malgré tout le talent de leur docte avocat ,

Leur projet est un attentat ,

Et leur supplique une ânerie.

Le secrétaire de la gent chevaline a été un peu trop prolix, c'est le défaut qu'on reprochait déjà à celui des héros d'Arcadie.... Celui de l'Empereur de la Chine a été plus bref, en répondant au grand *Tien du Parnasse*... Je suppose que vous avez lu l'épître du grand *Tien* à l'Empereur qui a attiré cette réponse... Quelle pièce ! Quelle fécondité ! Quelle harmonie ! Mais ce n'est pas d'elle dont il s'agit, c'est de la réponse que voici :

Le grand roi de la Chine au grand *Tien* du
Parnasse ,

*Ton Epître me plaît , mais un peu de préface ,
Quelques notes du mome m'auraient fort
secouru ,*

*J'ai compris peu de chose à tout ce que j'ai lu;
Sensible cependant à la douce harmonie,
Dans tes vers bien qu'obscurs, j'ai trouvé du
génie.*

*Mon premier Mandarin en fait aussi grand
cas,*

*Mais malgré son savoir, il ne devine pas
Ce que c'est qu'un David, & sur-tout un Ho-
race,*

*Dont tu veux en mes vers que je suive la trace.
Leur nom n'est pas encor à Pékin parvenu;
Quant à ton Frédéric, il nous est mieux connu.
C'est lui, si nous croyons tout ce qu'on en re-
nomme.*

*Qui combat, règne, parle, & compose en grand
homme.*

*Je l'en estime fort. Mais pourquoi des combats?
On est toujours en paix dans mes vastes états,
Tandis qu'avec fureur, sur votre coin de
terre,*

*Rois, théologiens, beaux esprits sont en guerre.
Je crois qu'en ton pays, il est beaucoup de
gens,*

*Chez qui le mauvais cœur est joint au mauvais
sens;*

Que le Parisien aime sur-tout à rire

De ceux que malgré lui , quelquefois il admire.

Mais qu'est-ce ?

.

.

.

.

A Ferney volontiers je t'aurais fait visite :

Mais n'apprehende pas que je veuille à Paris,

Essuyer des oisifs les brocards & les ris.

*Non; je vois que ses murs ainsi que vos rivages
Sont peuplés de fripons , mais ont fort peu de
sages.*

C'est un petit commis de la secrétairerie qui aura barbouillé cette lettre , qui n'est pas digne de celle à laquelle elle répond. Vous avez remarqué sept ou huit vers que j'ai laissé en blanc , ce sont des injures contre M. Fréron, qu'on a cru devoir mettre dans la bouche du sublime Empereur. C'est une bassesse du secrétaire qui a cru faire par-là sa cour au grand Tien , & qui , je suis sûr , n'aura pas réussi.

Voilà ce que j'ai de mieux à vous servir pour cette fin d'année , nous ne faisons pas beaucoup d'esprit dans ce moment-ci ; mais bien de la politique à toute outrance : moi je n'y _entends goutte. Mettez en note un

abrégé d'un prospectus du *codex monasticus* que je vous envoie. L'ouvrage sera fait avec soin, & sera une pièce essentielle à toutes les bibliothèques.

Adieu, Monsieur, je vous souhaite comme les bonnes gens, une bonne fin d'année & vous embrasse très-cordialement.

De Montbéliard, le 27 Décembre 1770.

LE 18 de ce mois, la Princesse SOPHIE de Brandebourg-Swett, Epouse du Prince FREDERIC de Wurtemberg, entra dans la 35^{me}. année de son âge. Elle reçut, à l'occasion de cet Anniversaire, les vœux des différens Corps de l'Etat, qui saisirent cette occasion de *lui* marquer leur respect, leur attachement & leur zèle. La noblesse des environs vint la complimenter; & la réunion de tous les Princes, ses enfans, dont les aînés sont ici depuis quelques semaines, d'où ils retourneront à Lausanne continuer leurs études, rendit la fête plus intéressante. Mais ce qui mit le comble à la solennité, fut l'arrivée imprévue du SERÉNISSIME DUC REGNANT DE WURTEMBERG, accompagné de S. E. Mons. le Comte DE MONTMARTIN, son Ministre, & de plusieurs Seigneurs de sa Cour. Le but de ce Prince, en quittant sa résidence, était de revoir un frère qu'il

aime , une belle-sœur qu'il chérit , & toute une famille qu'il regarde aujourd'hui comme la sienne. La circonstance lui ayant paru favorable , il s'en est servi pour se mettre au fait de ce qui a rapport au Gouvernement de ce petit pays, qu'il n'avait pas vu depuis 22 ans. Rien de comparable à la bénignité , à la complaisance , à la douceur avec laquelle ce bon Prince a reçu tout le monde ; mais rien d'égal non plus aux transports d'allégresse , de contentement , de zèle & d'amour pour sa personne , que sa venue a fait naître parmi les Bourgeois.

Dès le premier soir toutes les maisons furent illuminées ; ce qui a duré jusqu'au départ de cet Auguste Souverain ; & chacun indistinctement a été admis , chaque jour , à l'honneur de le voir manger. Le mercredi 19 , il reçut les complimens de son Conseil & de tous ses Officiers de Justice , du Ministère , des 3 Corps de Ville , des Avocats , &c. Le Magistrat offrit à S. A. S. une Garde-Bourgeoise , & fit en conséquence la levée de quelques Compagnies de fantassins vêtus uniformément , qui paraderent , & furent distribués tant aux avenues du château , qu'aux principaux postes de la Ville. On monta également deux Compagnies de Cavalerie pour escorter le Prince lorsqu'il trouverait à propos de sortir.

LE jeudi 20me. au matin , S.^tA. S. se

rendit avec Mr. de MONTMARTIN, sur les halles, aux acclamations du peuple, prit séance à la tête de son Conseil, & s'informa de la façon dont on y administrait la Justice. L'après midi, ce Prince, son frère, sa belle-sœur & toute la famille allèrent à Etapes, village à une lieue de cette Ville, où le prince Frédéric fait bâtir un château. De retour sur les 6 heures, le Sérénissime Duc, dans un carrosse à 6 chevaux, avec les autres Princes & Princesses, & suivi de plusieurs autres carrosses remplis des Seigneurs de sa suite, eut l'attention de passer à pas-lents par toutes les rues de la ville, & de se faire voir à tous les habitans. Une foule innombrable suivait le carrosse du Prince. Tous les citoyens embrasés du même amour, faisaient retentir les airs de ces cris redoublés: *Vive Charles, Vive notre gracieux Souverain, Vive notre Père!* Sur les 9 heures, le Duc étant rentré au château, M. le baron d'*Uxhüll* gouverneur du pays, fut invité par les bourgeois à mettre la méche à un feu de joie qu'ils avaient préparé à la vue des appartemens de S. A. S. Il s'embrasa tout-à-coup au bruit du canon & de la mousquetterie; les 3 corps de ville étaient rangés autour en habit de cérémonie, & le peuple se livrait à tout ce que peut suggérer l'allégresse la plus vive & la plus complète.

Le vendredi 21^{me}, S. A. S. entendit la

messe sur les 11 heures. L'après midi elle alla se promener à ses forges d'*Audincourt*, où elle vit travailler les ouvriers, & admira les usines de fer blanc & d'acier qu'on y a établies depuis peu.

Le samedi 22^{me}, fut consacré tout entier par ce bien-aimé Prince à donner audience à ses sujets, tant de la ville que de la campagne, qu'il avait fait avertir les jours précédens. On ne peut trop exalter la bonté avec laquelle il accueillit tous ceux qui se présentèrent, l'aisance, la familiarité, la tendresse qu'il déploya pour encourager même les plus timides à lui parler librement, la scrupuleuse attention qu'il prêta à leurs remontrances & à leurs plaintes, l'humanité avec laquelle il satisfit aux vœux de tous.

Le dimanche 23^{me}, à 10 heures, le Sérénissime Duc se rendit avec le Prince Frédéric son frère, & une partie des Seigneurs de leur suite, à l'Eglise principale de cette ville, dite de *St. Martin*. Les corps de ville l'attendaient en haye devant la porte, le Clergé le reçut à l'entrée, & s'étant placé au lieu qu'on lui avait destiné, S. A. S. assista au service, & entendit un sermon relatif à la circonstance. Delà elle fut à la messe, & l'après midi elle monta à cheval, fit le tour d'une partie des dehors de la ville; vit les moulins, visita les ruines de la citadelle, & alla au parc d'où elle ne revint que vers le soir.

Le

Le lundi 24^e, à II heures, S. A. S. monta de nouveau sur les Haïles, pour assister à une audience de barreau. Cet Auguste & gracieux Souverain fut harangué par le vice-Doyen des Avocats; & la satisfaction aurait été entière si la cause qu'on choisit pour être plaidée avait été bien instruite; pour établir l'arrêt définitif que le Duc se proposait de rendre; & que le public se flattait d'entendre émaner de sa bouche. Sur le soir, ce Prince fut voir une manufacture d'horlogerie établie ici depuis quelques années. Il eut la bonté de s'informer de la conduite de chacun des enfans qui y sont en apprentissage; & de les encourager par l'assurance de sa protection à faire de mieux en mieux. De là il fut à l'hôpital, il en visita tous les appartemens, examina ses titres d'établissmens & de concession, s'informa des statuts & de la discipline qu'on y observe, honora le tout de son approbation, & fit cadeau de 800 livres, dont il ordonna qu'une partie servirait à régaler pendant deux jours tous les membres de cette maison, & le restant placé à son plus grand profit: le soir S. A. S. soupa avec les autres Princes & Princesses, chez Mr. le gouverneur baron d'Uxküll, où elle demeura jusqu'à minuit.

Le mardi 25^e. jour de Noël, le sérénissime Duc assista à la messe, & fut dans l'après midi à l'ancienne abbaye, aujourd'hui ferme

de Réchamp , delà à Valentigney où il examina le canal qu'on y a commencé pour convertir en prairie, au moyen des eaux du Doux, la campagne aride qui en avoisine les bords.

Le mercredi enfin, jour d'hier, le sérénissime Duc après avoir entendu la messe, reçut les complimens d'adieu du ministère, de ses officiers de justice & des corps de ville, auxquels il répondit par un discours si touchant & si tendre, qu'il arracha des larmes à tous ceux qui en furent les auditeurs. Après y avoir allégué le motif qui l'a conduit dans ce pays, il ajouta que guidé autant par son amour pour ses chers & fidèles sujets que par ses devoirs de Souverain, il avait profité du moment pour s'informer avec la dernière exactitude de tout ce qui pouvait intéresser leur bien-être par rapport au gouvernement : Que c'était avec une bien douce satisfaction qu'il avait reconnu, qu'on était assez unanimement content de la façon dont ses officiers administraient la justice en son nom : Que néanmoins dans l'audience publique qu'il avait accordée à son peuple, il avait entendu plusieurs plaintes qui le navraient d'autant plus qu'il les avait trouvées fondées. J'ai à cet effet, dit-il, „ donné des réglemens & mes ordres les „ plus précis. Vous en éprouverez l'efficacité, „ mes chers & fidèles sujets. Mon Conseil, „ ce Conseil qui vous gouverne en mon

„ nom , composé de membres les plus zélés ,
 „ vous administrera la justice la plus pure ,
 „ adoucira vos maux dans toutes les oc-
 „ currences , sur-tout dans les tems de
 „ cherté où vous vous trouvez , redoublera
 „ ses soins pour vous faire sentir les effets
 „ de ma prévoyance paternelle , & vous
 „ prouvera désormais que l'unique but qu'il
 „ se propose est de suivre mes ordonnances ,
 „ & d'observer la douceur avec laquelle je
 „ veux que mon peuple soit gouverné. *Vos*
 „ *justes plaintes me parviendront , & ma*
 „ *justice volera à vous.* Que ne puis-je , mes
 „ chers & fidèles sujets , marquer chaque
 „ jour de mon règne par quelque nouveau
 „ bienfait ! C'est alors que mon cœur sera
 „ satisfait , & que je jouirai de la douce
 „ consolation de pouvoir m'assurer pour
 „ toujours les sentimens d'amour , d'obéis-
 „ sance & de fidélité , dont vous m'avez
 „ donné tant de preuves pendant le peu
 „ de jours que j'ai passé au milieu de vous ,
 „ & dont je me souviendrai sans cesse avec
 „ le plus grand plaisir. Recevez avec mes
 „ adieux , mes chers & fidèles sujets , re-
 „ cevez de votre Souverain , de votre ten-
 „ dre Père , les assurances sincères qu'il
 „ vous donne , de son attention la plus
 „ exacte à veiller à l'observation des loix ,
 „ à la conservation de votre bien-être , & à
 „ l'accomplissement de tout ce qui pourra

„ rendre indissolubles les liens de l'obéif-
 „ sance que vous me devez , de l'amour &
 „ de la confiance que j'espère de vous , en
 „ échange des sentimens tendres & pa-
 „ ternels , que je vous porterai toujours , &
 „ dont les effets seront à jamais mes ga-
 „ rans “ .

Ce gracieux Prince monta enfin en carrosse
 avec le Prince Frédéric , la Princesse Royale
 & quelques - uns des Princes , qui le con-
 duisirent jusqu'à la Frontière , de même que
 la cavalerie bourgeoise à laquelle il renou-
 vella les assurances de sa protection. L'ar-
 rivée de ce bon Souverain avait excité des
 cris de joie. Son départ arracha des sanglots
 & des larmes , qui durent lui confirmer l'exces
 d'amour & de fidélité qu'il a allumé dans
 tous les cœurs.

Mannheim le 17. Janvier 1771.

*L'Administration - Générale de la Loterie
 Electorale Palatine établie à Mannheim , &
 connue depuis long-tems sous le nom du
 Lotto Palatin , instruite de toute part de
 l'empressement général des étrangers à jouer
 à cette Loterie , se fait un plaisir de leur en
 faciliter tous les moyens. Comme parmi les
 amateurs de ce jeu , il s'en trouve plusieurs*

qui veulent disposer leur combinaison , avec une certaine progression relative d'un Tirage à l'autre , ou qui distribuent d'avance leur arrangement sur tous les Tirages de l'année , nous traçons ici tous ceux de 1771, pour que chaque Ponte puisse en consulter les époques à son gré , & préparer ses jeux sur un calcul assuré.

TIRAGES DE L'ANNÉE 1771.

Le 2^{me} de cette année , se trouve le 100^e. de l'établissement , il s'exécutera le 7.
Février.

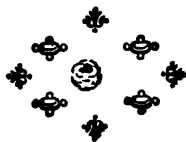
101 ^e .	Jeudi	28. Février.
102 ^e .	Jeudi	21. Mars.
103 ^e .	Jeudi	11. Avril.
104 ^e .	Jeudi	2. May.
105 ^e .	Jeudi	23. May.
106 ^e .	Jeudi	13. Juin.
107 ^e .	Jeudi	4. Juillet.
108 ^e .	Jeudi	25. Juillet.
109 ^e .	Mercredi	14. Août.
110 ^e .	Jeudi	5. Septembre.
111 ^e .	Jeudi	26. Septembre.
112 ^e .	Jeudi	17. Octobre.
113 ^e .	Jeudi	7. Novembre.
114 ^e .	Jeudi	28. Novembre.
115 ^e .	Jeudi	19. Décembre.

Tous ceux qui voudront prendre part à ces différens Tirages , & qui désireraient

pour leur plus grande commodité, traiter en droiture avec le *Bureau-Général*, pourront écrire directement à l'*Administration*, en se servant de l'adresse de MR. DE SAINT MARTIN Conseiller intime de S. A. S. E. P. à *Mannheim*; il ne leur fera compté dans toute l'étendue des postes de l'Empire, aucuns Fraix de ports de Lettres, & l'*Administration* leur promet la plus exacte & la plus prompte expédition.

Le 99^e. Tirage s'est exécuté aujourd'hui 17. *Janvier* 1771. avec toutes les formalités ordinaires. Voici les Numeros Extraits de la roue de Fortune.

NOS. 89, 39, 59, 6, 86.



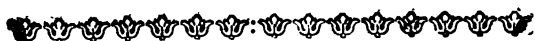


TABLE.

A <i>Vis des Editeurs</i>	page. 295
1. <i>Lettre de M. le B. O**** à M. ***.</i>	297
2. <i>Histoire des Artistes de Suisse , par</i> <i>M. FÜSLI. Troisième Extrait . .</i>	297
3. <i>Conseils , pour former une Bibliothèque</i> A <i>Historique de la Suisse par M. de</i> <i>HALLER</i>	319
4. <i>Lettre d'un Français au Chevalier</i> <i>D***. à Paris , sur le pays de Vaud.</i>	321
5. <i>Epître au Roi de la Chine . . .</i>	328

F R A N C E.

6. <i>Lettre de M. *** à M. le B. O****.</i>	341
7. <i>Réclamation du conte des Kalenders.</i>	342
8. <i>Observations critiques sur la nouvelle</i> <i>traduction des Géorgiques en vers Fran-</i> <i>çais , sur les poèmes des Saisons , de la</i> <i>Déclamation , de la Peinture & de</i> <i>Psyché , par M. CLÉMENT . . .</i>	348
9. <i>Place vacante à l'Académie Fran-</i> <i>çaise</i>	382
10. <i>Jason , ballet</i>	387
11. <i>Ismène & Isménias , opéra . . .</i>	388

12.	<i>La Veuve d'Angleterre, comédie</i>	390
13.	<i>Cantiques spirituels de M. l'Abbé DE LA BELOUSE</i>	391
14.	<i>Vers en l'honneur du curé de S. Ja- ques-de-la-Boucherie</i>	391
15.	<i>Quatrains en l'honneur de M. le Duc de Choiseul</i>	393
16.	<i>Réponse des chevaux à la requête des ânes.</i>	394
17.	<i>Epître de l'Empereur de la Chine au grand Tien du Parnasse.</i>	398
18.	<i>Voyage de S. A. S. M. le Duc régnant de Vürtemberg</i>	401
18.	<i>Lotterie Electorale Palatine</i>	408



